

# Rencontres sur les Origines : Que signifie l'Homme dans la nature ?

*Les Colloques de Menton « Penser notre temps »  
5 octobre 2013*

## SOMMAIRE

<b>Interventions</b>	<b>2</b>
<b>Table ronde</b>	<b>14</b>
<b>Echanges avec la salle</b>	<b>15</b>

## PARTICIPANTS

### **Jean-François COLOSIMO**

Essayiste, Editeur, Anciennement Président du Centre National du Livre, Président des Editions du Cerf.

### **Henry de LUMLEY**

Membre correspondant de l'Académie des Sciences et de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Directeur de l'Institut de Paléontologie Humaine, Président de l'ADEVREPAM, Laboratoire départemental de Préhistoire du Lazaret.

### **Emmanuel DESCLAUX**

Docteur en Préhistoire, Archéologue départemental, Paléontologue, Responsable du Laboratoire départemental de Préhistoire du Lazaret.

### **Evelyne MAURICE**

Professeur de théologie dogmatique aux facultés jésuites de Paris (Centre Sèvres), Docteur en théologie.

## Interventions

*Jean-Claude GUIBAL, Député-Maire de Menton, présente les thèmes des Colloques d'octobre 2013 et les intervenants.*

### **Henry de LUMLEY**

**Membre correspondant de l'Académie des Sciences et de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Directeur de l'Institut de Paléontologie Humaine, Président de l'ADEVREPAM, Laboratoire départemental de Préhistoire du Lazaret**

Chaque année, l'une des sessions des Colloques « Penser notre temps » concerne les rencontres sur les origines. Nous avons ainsi eu l'occasion de traiter des origines de l'Univers, de la Vie, de l'Homme ou encore des origines des premiers habitants de l'Europe. Aujourd'hui, nous traitons de la signification de l'Homme dans la nature.

En préambule de mon intervention, je souhaite donc vous présenter l'Homme et les grandes étapes de son évolution. L'Homme s'est construit et évolue toujours.

La première étape de l'évolution de l'Homme a été l'acquisition de la bipédie. La main s'est libérée des tâches de locomotion et s'est associée au cerveau. Cette première étape est intervenue il y a 7 millions d'années.

Avec le crâne de *Sahelanthropus tchadensis*, découvert au nord du Tchad, dont la capacité crânienne est d'environ 350 cc (CQFD : unité de mesure Capacité Crânienne), le trou occipital qui fait communiquer le cerveau avec la moelle épinière, est situé sous le crâne. Cette situation traduit un crâne posé en équilibre au sommet de la colonne vertébrale, chez un individu bipède.



Les empreintes de pieds de Laetoli, en Tanzanie, attribuées à *Australopithecus afarensis*, trouvées dans la savane arborée de l'Est africain, datées de 3,7 millions d'années, indiquent le cheminement de trois individus bipèdes qui marchaient sur leurs membres inférieurs.



Si la marche debout est une condition nécessaire pour être un Homme, elle n'est néanmoins pas une condition suffisante. Selon les paléoanthropologues (CQFD : la paléoanthropologie est la branche de l'anthropologie physique qui étudie l'évolution humaine en s'appuyant essentiellement sur l'étude des fossiles humains), elle permet uniquement de leur attribuer le titre d'Hominidés.

La deuxième étape se situe il y a 2,5 millions d'années lorsqu'émerge, en Afrique de l'Est, la pensée conceptuelle. Le crâne des Hominidés est un peu plus élevé, leur front un peu moins fuyant et leur face moins prognathe (CQFD : se dit d'une personne dont la face et les mâchoires sont proéminentes).



Le volume de la boîte crânienne augmente, il dépasse 550 cc. Le cerveau est plus volumineux.

Un moulage de l'intérieur du crâne permet d'observer les reliefs de la surface du cerveau.

Alors que chez leurs prédécesseurs, les Australopithèques, les aires du langage, l'aire de Broca et l'aire de Wernicke, étaient réduites voir inexistantes, elles sont présentes chez *Homo habilis* qui apparaît vers 2,5 millions d'années.

Par ailleurs, la flexure de la base du crâne entraîne la descente du pharynx et du larynx et la mise en place de la caisse de résonance pour émettre les sons articulés.

C'est avec l'*Homo habilis* qu'apparaissent les plus outils taillés, correspondant à la réalisation d'un modèle conçu en fonction d'un projet. L'outil manufacturé s'inscrit dans une chaîne opératoire, impliquant la récupération de la matière première selon des critères pétrographiques et morphologiques, des stratégies de débitage élaborées impliquant un savoir-faire, son utilisation non immédiate mais projetée dans le temps.



Avec l'acquisition du langage articulé et l'invention de l'outil a débuté l'extraordinaire aventure culturelle des hommes. En inventant l'outil, l'Homme a introduit, dans l'histoire de l'univers et dans l'histoire de la vie, une nouvelle dimension : la dimension culturelle.

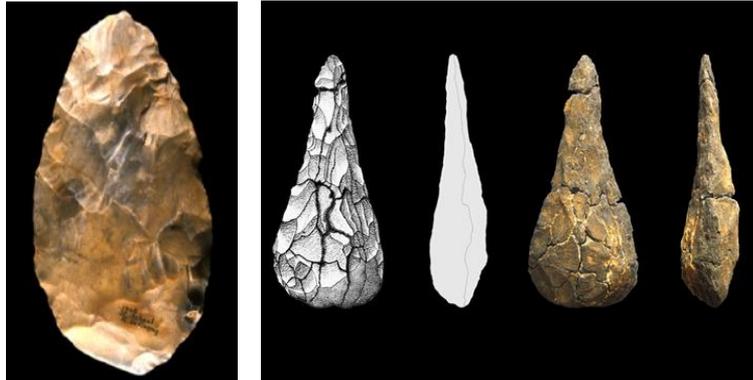
L'*Homo habilis* est le premier hominidé à consommer de la viande sans pour autant être chasseur. Ce sont des charognards. Leurs successeurs, les *Homo erectus*, premiers peuples chasseurs, apparaissent en Afrique de l'Est, il y a environ 1,6 millions d'années.

Ils possèdent un crâne un peu plus haut, un front moins fuyant, un bourrelet sus orbitaire assez marqué et un cerveau plus volumineux qui dépasse 900 cc et peut atteindre 1 200 cc. Ils fabriquent des grands éclats de pierre à longs bords tranchants et des bifaces, outils pointus qui présentent une symétrie bilatérale et bifaciale. Ils étaient très utiles pour transpercer le poitrail des grands herbivores et découper la viande.



Avec le biface qui présente une symétrie bilatérale et bifaciale, parfois taillé sur des roches de belle couleur, l'Homme a, dans la confection de ses outils, fait appel au sens de la symétrie et a cherché à

réaliser un bel objet, c'est l'émergence du sens de l'harmonie et de l'esthétique, une nouvelle dimension de l'Homme apparue il y a 1,5 millions d'années en Afrique de l'Est et présente un peu plus tardivement en Asie et sur les rivages méridionaux de l'Europe.



Ainsi, alors que les premiers Hominidés se caractérisent par l'acquisition de la station érigée bipède il y a 7 millions d'années, l'Homme se définit ensuite par l'acquisition du langage articulé et l'invention de l'outil il y a 2,5 millions d'années, et plus tard par l'émergence du sens de l'harmonie, de la beauté et le goût du travail bien fait. L'Homme s'est construit progressivement.

Vers 400 000 ans l'Homme domestique le feu, formidable moteur d'homínisation. En attestent notamment les recherches réalisées sur les sites de Terra Amata à Nice. La vie sociale s'organise autour du feu. Il permet de s'éclairer et d'occuper les cavernes, de se réchauffer et de pénétrer dans les zones tempérées froides de la planète, d'améliorer la cuisson de la viande et en faisant reculer les parasites d'allonger l'espérance de vie qui était jusqu'alors de 25 ans. Le feu a été un facteur de convivialité, autour du feu s'est développée la pensée mythique et sont nées les identités culturelles régionales.



Les balbutiements de la pensée symbolique apparaissent vers 300 000 ans. Dans la Sierra d'Atapuerca, près de Burgos en Espagne, la Sima de los Huesos a livré le premier témoignage d'un rite funéraire. Vingt-huit cadavres ont été précipités au fond d'un aven, de 13 mètres de profondeur. Un magnifique biface en quartzite rouge, jamais utilisé, a été jeté au milieu d'eux en offrande funéraire.



Vers 100 000 ans, l'Homme de Néandertal en Europe et des *Homo sapiens* archaïques au Proche-Orient, porteurs des cultures moustériennes, qui ont acquis une capacité crânienne comparable à celle de l'Homme actuel, en moyenne 1 400 cc, s'interrogent sur leur signification au sein de l'histoire de l'Univers et de la Vie. L'Homme refuse la mort et veut poursuivre sa route dans l'au-delà. Il enterre ses morts.

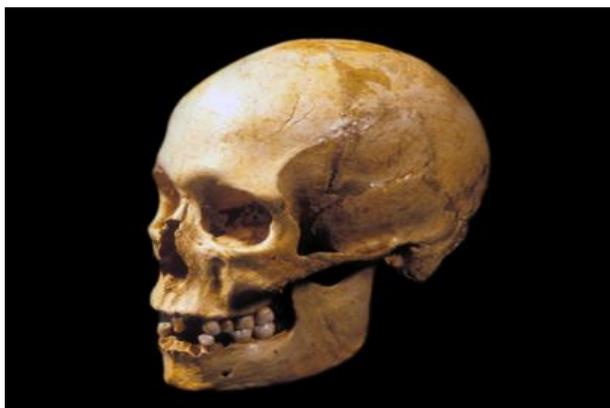


Il dépose dans la fosse funéraire des offrandes pour le voyage dans l'au-delà. Dans la sépulture du Néanderthalien de la grotte de la Vache à la Chapelle aux Saints, en Corrèze, c'est un pied de bison et un thorax de renne qui ont été déposés à côté du défunt. Dans la sépulture de l'enfant d'*Homo sapiens* archaïque de la grotte de Qafzeh, en Israël, c'est un massacre de cerf, symbole de résurrection, qui a été mis dans ses mains.



Avec l'Homme de Néanderthal et les *Homo sapiens* archaïques est née l'angoisse métaphysique et a émergé la pensée religieuse.

A partir de 35 000 ans, les premiers Hommes modernes présentent un crâne comparable à celui des Hommes actuels, avec une grande hauteur, un front vertical derrière lequel se développent les lobes frontaux du cerveau, les sièges de la pensée associative. C'est alors qu'explose la pensée symbolique. Ils inventent la parure, l'art pariétal, l'art mobilier et même la musique.



Sur la scène, représentée dans le puits de la grotte de Lascaux en Dordogne, figure un bison transpercé par un long javelot, qui perd ses entrailles et face à lui, un homme culbuté à tête d'oiseau et ithyphallique (CQFD : adjectif qui désigne celui qui a un phallus en érection, ce terme s'applique surtout en ce qui concerne des représentations, le plus souvent de façon symbolique), évoque un récit mythique.



Les figurines féminines aux formes avantageuses des cultures gravettiennes entre 28 000 et 20 000 ans sont des symboles de fécondité.



Des flûtes en os d'oiseau, des cultures aurignaciennes, mettent en évidence l'apparition de la musique il y a près de 30 000 ans.



Vers le dixième millénaire avant notre ère, les premiers peuples agriculteurs et pasteurs remplacent les peuples chasseurs. Ils rompent l'équilibre avec la nature et ne vivent plus uniquement de cueillette, de chasse et de pêche. Ils deviennent producteurs de nourriture et se sédentarisent en construisant des villages. Ils fabriquent des céramiques pour conserver les laitages et les graines, des meules et des mollettes pour écraser le grain et polissent la pierre pour obtenir des haches et des herminettes ; ils utilisent la laine de leurs moutons pour filer et tisser.



A partir du quatrième millénaire avant notre ère, naissent chez ces peuples agriculteurs et pasteurs la métallurgie et l'écriture.

A 80 km au nord de Menton, dans la montagne sacrée du Bego, vers 3 300 ans avant J.-C., les peuples de l'âge du Cuivre et de l'âge du Bronze ancien, ont inscrit sur plus de 4 150 roches polies par les glaciers quaternaires plus de 100 000 gravures, dont 40 000 sont figuratives, qui nous

transmettent leurs préoccupations économiques et leurs mythes cosmogoniques. Ce sont les plus anciennes écritures de l'histoire de l'humanité, avec celles contemporaines de Sumer entre le Tigre et l'Euphrate, et celles du Delta du Nil à partir de 3 200 ans avant J.-C.



L'écriture a permis aux Hommes de transmettre des messages à travers le temps et l'espace.

Nous vivons aujourd'hui une nouvelle étape extraordinaire dans l'évolution de l'Homme, la Noosphère. Tous les Hommes peuvent communiquer entre eux et accéder à l'ensemble des savoirs grâce aux nouvelles technologies et en particulier avec Internet.

### **Jean-Claude GUIBAL**

J'attire votre attention sur le fait que le prochain colloque s'intitulera « Les nouvelles technologies nous font-elles perdre la tête ? ».

### **Emmanuel DESCLAUX**

**Docteur en Préhistoire, Archéologue départemental, Paléontologue, Responsable du Laboratoire départemental de Préhistoire du Lazaret**

En tant que paléontologue et préhistorien, j'ai pu, à l'occasion de missions organisées par le Professeur Henry de LUMLEY dans la vallée du Rift, au sud-ouest de l'Ethiopie, rencontrer des nomades qui n'ont pas encore rompu l'équilibre avec la nature. J'ai évoqué avec eux ce que pouvaient être un dieu, un esprit, la nature ou encore un territoire. A travers cet exemple et celui d'autres sociétés qui n'utilisent pas l'écriture, je traiterai des relations de l'Homme avec les esprits de la nature.

Chez les Tchouktches, peuple de chasseurs et d'éleveurs de rennes habitant aux confins orientaux de la Russie, les ombres sur les murs vivent dans les villages où elles subsistent en chassant.

Pour les Dassanetchs de la Vallée du Rift, au décès d'une personne, le reste du corps est une ombre qui devient un ancêtre. Je n'aborderai pas les présupposés et les préjugés qui, aux 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, ont émaillé la découverte de tels peuples. L'ethnologie se concentre sur le fait symbolique et se débarrasse de ces postulats.

Les peuples Toungouses ont également une relation particulière avec les esprits, illustrée dans le film d'Akira Kurosawa *Dersou Ouzala*, tiré du roman du même nom de Vladimir Arseniev.

Pour les chasseurs, la prédation et la consommation de viande impliquent un meurtre. Aussi, une réciprocité et un pacte d'alliance doivent s'instaurer entre les chasseurs et les esprits de la nature. Si un chasseur ôte la vie d'un gibier pour le consommer, il doit rembourser sa dette à l'espèce consommée et aux esprits de celle-ci. Cette réciprocité est induite par le fait que le chasseur perde de l'énergie vitale.

Les peuples chasseurs accomplissent des rituels pour ne pas rompre l'équilibre et la réciprocité. Le chamanisme, employé comme désignant la relation entre les esprits, joue sur cet équilibre. La scène du puits de Lascaux est une illustration du pacte d'alliance entre les esprits du gibier et les esprits du chasseur.



Dans l'extrême sud-ouest de l'Ethiopie, plus d'une vingtaine d'ethnies occupent un territoire qui n'est pas fixe. Les conflits entre ces ethnies sont induits par les pâturages, l'eau et la démographie. Ils sont ancestraux et très peu meurtriers.

Dans la basse vallée de l'Omo, vivent les peuples Mursi, Nyangatom, Karo, Hamar, Arboré et Dassanetch. Cette région du monde est longtemps restée inconnue. La première expédition, menée par le Lieutenant turinois Vittorio Bottego, au cours de laquelle il perdit la vie, date en effet de la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Une seconde mission a été menée par Robert du Bourg de Bozas en 1902. Ces ethnies, jusqu'à très récemment, n'étaient pas en contact avec le monde occidental. Les quelques photos projetées montrent que la région a très peu changée. Le plastique y est apparu dans les années 2000 et la notion d'argent est extrêmement récente.

Les rares études ethnographiques réalisées sur les Dassanetchs sont principalement axées sur le système générationnel. Le premier ethnographe à avoir travaillé avec les Dassanetchs dans les années 1970, Uri Almagor, n'a pas appréhendé leurs mythes et leurs faits. Seule une thèse d'Yvan Houtteman publiée très récemment les évoque. L'entité de référence des éleveurs nomades, *Waag* ou *Waago*, est appréhendée à titre personnel et à titre clanique. Cette entité ne correspond ni à un dieu, ni à un esprit.

Lorsque j'ai interrogé quelques Dassanetchs sur ce que représentait le *Waag*, l'un d'entre eux, christianisé, m'a dit qu'il correspondait à notre Dieu, tandis qu'un autre m'a expliqué que j'en savais davantage que lui sur le sujet puisque j'étais venu en avion.

*Waag* est donc plutôt une entité céleste. Les étoiles sont, selon les Dassanetchs, des feux allumés par les ancêtres qui vivent, dans le ciel, une belle vie avec leurs troupeaux.

Selon les Dassanetchs, si le ciel et la terre étaient initialement réunis, un événement est intervenu et *Waag* s'est séparé de la Terre. Un Dassanetch m'expliquait que *Waag*, indépendamment de son caractère céleste, était dans tout et dans chacun.

*Waag* ne se limite néanmoins pas à l'harmonie. Les fléaux qui affectent la vallée de l'Omo lui sont en effet également imputés. Il existe donc une dualité entre notre conception de Dieu et la conception qu'ont les Dassanetchs de cette entité.

Selon les Dassanetchs, il existe enfin quelques démons dont l'importance est comparable à celle des ancêtres et des ombres.

Je terminerai mes propos par une citation d'Herman Melville issue de l'ouvrage *Moby Dick* qui fait dire à Ismaël, en préambule à son amitié avec Queequeg, le harponneur de Polynésie : « *Il vaut mieux s'endormir auprès d'un sauvage sobre que d'un occidental enivré.* ».

### **Jean-François COLOSIMO**

**Essayiste, Editeur, Anciennement Président du Centre National du Livre, Président des Editions du Cerf**

L'histoire de l'Occident est sans cesse contradictoire. De l'idée de Descartes selon laquelle l'Homme est maître et possesseur de la nature, qui a abouti à une industrialisation, une urbanisation et une exploitation de la terre à outrance, nous sommes passés à la vision des écologistes selon laquelle les êtres humains devraient disparaître pour que les arbres vivent correctement, faisant passer les droits des arbres avant ceux des Hommes.

Ces idées excessives laissent à penser que nous avons perdu le fil d'une grande tradition que porte la Bible judéo-chrétienne et dans laquelle divers interprètes consignent les propos de Dieu. La Bible démarre par le sentiment que le monde ne se porte pas bien. Nous naissons dans un monde où nous aimerions n'avoir qu'à aimer et dans lequel nous découvrons la haine. L'Homme fait l'expérience du mal dans le monde. Ce monde apparaît en contradiction avec les aspirations les plus profondes de notre cœur, souvent éveillées par l'amour maternel.

Nous aimerions que le monde soit autrement qu'il nous apparaît. Nous aimerions que le monde soit sauvé. Nous aimerions également être sauvés. Nous découvrons alors qu'un problème existe depuis le commencement, celui de l'origine.

Le problème de l'origine est très intéressant. Saint Augustin, dans ses *Confessions*, estime que Dieu a créé le monde à aucun moment puisque quand Dieu a créé le monde, il a créé le temps. Nous sommes des êtres dans le temps. Nous nous interrogeons sur ce qu'est l'origine alors que nous ne pouvons pas la penser. La Bible propose un récit des origines. Elle n'entre pas pour autant en contradiction avec le discours scientifique darwiniste. La Bible et le darwinisme sont des discours qui s'établissent à des niveaux différents.

La Bible offre un récit symbolique sur les origines. Nous sommes tous les enfants d'un homme et d'une femme. Nous avons donc des ancêtres communs. La Bible explique qu'un Dieu crée *ex*

*nihilo*. Dieu crée librement. Nous sommes donc le fruit d'une grâce. Nous ne répondons pas à une nécessité. Nous ne sommes pas le fruit d'une obligation.

Nous sommes créés à partir de la glaise et du souffle de Dieu. Nous sommes donc à la fois très matériels et très aériens. Dieu n'avait pas besoin de nous. Il nous crée comme expressions de sa liberté. Dieu donne à Adam le pouvoir de nommer les animaux alors qu'il aurait pu les nommer lui-même. Ce pouvoir de nommer donne à l'Homme le pouvoir de créer la réalité. Dieu délègue donc à l'Homme le soin de la création. Dieu demande également à Adam de manger les végétaux.

Dieu crée l'homme et la femme. L'homme et la femme doivent nommer les animaux du Jardin d'Eden et administrer les végétaux. Ils se caractériseront néanmoins par un manque, le manque de Dieu et le manque d'un homme (pour une femme) ou d'une femme (pour un homme). L'Homme confond son manque avec sa suffisance. Telle est l'histoire de l'arbre du Bien et du Mal et du péché originel. De la même manière que l'œil ne crée pas la lumière pour voir le monde mais recueille la lumière du monde, l'Homme n'est pas Dieu. Il peut en revanche recueillir la lumière divine pour voir. Si l'Homme se prend pour sa propre source de lumière, il sombre dans l'obscurité. L'Homme, dans le péché originel, se préfère à Dieu. L'histoire de la chute ne se cantonne pas à l'arbre du Bien et du Mal. Elle ne se cantonne pas au discernement et au libre-arbitre. Elle se poursuit par le meurtre de Caïn par Abel, la guerre civile de Babel et le déluge.

Adam est considéré, par Irénée de Lyon, comme un enfant qui avait besoin de grandir. Origène estime pour sa part que la vocation de l'Homme est de réaliser la ressemblance à Dieu et d'être une source de bénédiction pour le monde. Si Dieu communique sa liberté à l'Homme, l'Homme doit communiquer son humanité au monde.

Selon Saint Grégoire Palamas, l'Homme n'est pas un animal social mais un animal contemplateur d'étoiles. Il cherche dans le ciel ses véritables racines. La mission de l'Homme est une mission de transmutation et de transfiguration du monde. L'Homme est le célébrant du cosmos.

Cette vision mystique est la réalité quotidienne des chrétiens du 20<sup>e</sup> siècle. Alexandre Soljenitsyne prôna l'autolimitation de l'Homme pour laisser vivre le monde dans sa multiplicité. L'Homme n'est plus un prédateur mais un bénisseur. Nos écologistes devraient s'inspirer de cette vision pour ne pas entrevoir la relation de l'Homme à la nature par le seul biais de la taxe carbone.

### **Evelyne MAURICE**

**Professeur de théologie dogmatique aux facultés jésuites de Paris (Centre Sèvres), Docteur en théologie**

*(Teilhard de Chardin : Scientifique de renommée internationale, considéré comme l'un des théoriciens de l'évolution les plus remarquables de son temps, Pierre Teilhard de Chardin est à la fois un géologue spécialiste du Pléistocène et un paléontologiste spécialiste des vertébrés du Cénozoïque. L'étendue de ses connaissances lui permet de comparer les premiers hominidés, tout juste découverts, aux autres mammifères, en constatant l'encéphalisation propre à la lignée des primates anthropoïdes.)*

La théologie est incapable de représenter l'irreprésentable, à savoir l'origine du monde. Elle cherche simplement à expliciter le sens de la création. Nous sommes des êtres créés dans un monde complexe.

Teilhard de Chardin s'est efforcé de combattre une théologie trop juridique qui décrétait que Dieu avait planté l'Homme dans un théâtre de verdure en l'accompagnant d'une femme. La manière de comprendre l'acte créateur a considérablement évolué en théologie.

Nous sommes des êtres limités, renvoyés à un plus grand que nous-mêmes et à un mystère qui nous fonde. Nous pouvons atteindre ce mystère de multiples manières en nous demandant d'où nous venons et où nous allons.

L'acte créateur n'est pas l'acte d'un Dieu arbitraire qui s'est fabriqué des marionnettes, des esclaves ou des jouets. L'acte créateur est avant tout un acte d'amour. Dieu, qui est Trinité, est sorti de Lui-même et s'est donné des partenaires. Il est entré en dialogue avec les Hommes dans l'histoire. La création n'est pas une création de pouvoir ou de domination mais elle est un don dans les mains de l'Homme.

Dieu produit l'Autre comme autre. Il ne se l'assimile pas. Le monde n'est pas Dieu. L'Homme n'est pas Dieu. Dieu n'est pas à l'intérieur du monde. L'acte créateur établit une relation caractéristique entre Dieu, le monde et l'Homme. Le monde dépend radicalement de Dieu et de son souffle sans que Dieu lui-même dépende du monde.

L'acte créateur est compatible avec la vision évolutive du monde. Nous devons considérer avec sérieux l'unité du monde. Tout, ciel, monde et esprit, est la création d'un même Dieu. L'unité sera souvent exprimée par Teilhard de Chardin.

Si la Bible explique que l'Homme est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, un individu considéré isolément n'est pas par lui-même l'image de Dieu. L'image de Dieu est la complémentarité de l'homme et de la femme. Cette diversité accroît notre capacité créatrice.

Il n'est pas possible d'évoquer la création sans parler d'une affirmation fondamentale du christianisme, à savoir que Dieu s'est fait Homme. Le dogme de l'incarnation transforme le rapport entre Dieu et l'Homme. Incarnation et création doivent être envisagées dans une même dynamique. Ce sont les deux phases d'un unique processus. Dieu se saisit de la matière et s'insère dans l'histoire de la nature et du cosmos. De même, Jésus est vraiment homme : il a traversé tout ce qui constitue notre nature humaine et a vécu pleinement son insertion dans le monde.

La véritable image de Dieu n'est pas tant au commencement qu'à la fin de l'histoire. Le fils unique, le Christ, est la véritable image de Dieu.

Teilhard de Chardin constate que l'Homme se pose la question de son origine et de son accomplissement. Pour lui, la vraie stabilité consiste à chercher, grâce à sa foi en la vie, toujours plus en avant. La vie grandit depuis des millions d'années. Même si nous n'entrons pas dans une démarche chrétienne, Teilhard de Chardin nous invite à croire en l'Homme : « *Continuez à tenir l'Homme pour un jouet au sein des choses et vous l'acheminez à un dégoût, à une révolte qui marque l'échec définitif de la vie sur Terre* ». L'Homme doit repartir joyeusement lorsqu'il découvre que son sort est lié au sort-même de la nature.

Grâce à cette manière de voir la place de l'Homme dans la création, Teilhard de Chardin nous invite à réfléchir sur une énergie fondamentale qui nous coûte peu : le goût de vivre. Le plus grand danger ne réside pas dans les catastrophes extérieures mais dans cette maladie spirituelle que serait la perte du goût de vivre. Elle entraînerait une lassitude telle qu'elle nous priverait de notre capacité d'agir.

Nous devons prendre en considération cette pensée pour continuer à jouer notre rôle. L'Homme tient une place singulière dans le monde qui n'est pas en opposition au cosmos ou à la nature. L'Homme doit continuer à être animé par cette passion de grandir.

## **Table ronde**

### **Jean-Claude GUIBAL**

Je vous invite à réagir aux interventions des uns et des autres avant de passer aux échanges avec la salle.

### **Henry de LUMLEY**

L'Homme, depuis l'*Homo habilis*, cherche à être sublimé. Les Hommes, quels que soient le temps et l'espace, ont toujours recherché la transcendance.

### **Jean-François COLOSIMO**

Vous avez montré que ce que nous appelons la spiritualité correspond à du concret. J'envie beaucoup aux peuplades qu'Emmanuel Desclaux a rencontrées, de croire et de prendre en compte le fait que nous vivons avec nos ancêtres, nos morts. Notre culture nous coupe de ces évidences premières. Nous oublions trop souvent que le monde dans lequel nous vivons est à la fois visible et invisible.

L'expérience chrétienne est intéressante en ce sens qu'elle récapitule trois dimensions de Dieu : la dimension de transcendance absolue, défendue par le Judaïsme et l'Islam, d'un Dieu père inaccessible, puis la dimension, que connaît la Grèce Antique ou l'hindouisme, d'un Dieu qui s'incarne parmi nous et enfin la dimension d'un Dieu qui est partout et nulle part.

### **Emmanuel DESCLAUX**

Je suis en effet très chanceux d'avoir pu rencontrer les peuples de la vallée de l'Omo. J'étais plus le sujet de leur observation que l'inverse. Pour la plaisanterie, j'ai été présenté aux enfants comme étant l'occidental cannibale.

Il est vrai que les espaces de liberté sont tout autre là-bas.

**Evelyne MAURICE**

Le Professeur de LUMLEY a souligné le lien de tous les Hommes avec la transcendance. Cela me donne à penser que la coupure avec la transcendance peut être pour l'humanité un drame absolu.

Jean-François COLOSIMO explique que Dieu est partout et nulle part. Si Dieu est créateur, il n'a toutefois pas créé que les chrétiens. Il existe un lien intrinsèque entre Dieu et l'humain. L'Homme est plus que ce qu'il croit être.

**Jean-François COLOSIMO**

Je crois que chacun a une relation à la transcendance. Dieu est présent dans l'intimité de chacun. L'expérience brute de Dieu est sûrement l'expérience la plus proche et la plus simple.

## Echanges avec la salle

**Monseigneur Claude PHILIPPE, Evêque orthodoxe de Nice et de la Côte d'Azur**

J'ai trouvé vos propos très intéressants. Deux réflexions me viennent à l'esprit. La première a trait aux pyramides, sûrement des nécropoles. Nous ne savons pas qui a demandé aux hommes de les construire. Dieu a sans doute parlé aux hommes pendant leur sommeil.

La deuxième est plus troublante. Les Dassanetchs pensent, comme il est écrit dans la Bible, que le ciel et la terre n'étaient d'abord qu'un pour ensuite être séparés.

**Jean-François COLOSIMO**

Je ne sais pas si toutes les pyramides étaient des nécropoles et j'ignore si Dieu parle aux Hommes dans leurs rêves. J'envie aux Dassanetchs de croire que leurs troupeaux sont mieux au ciel que sur terre et que leurs ancêtres y vivent très bien. A quoi nous servirait un royaume qui n'aurait que faire des promesses d'amour que nous avons tenues sur Terre ? Ne faisons pas de la religion ce qu'elle n'est pas, à savoir un intellectualisme.

Dieu ne nous a pas demandé d'organiser des colloques mais de nous réunir pour partager le pain et le vin. Le pain et le vin impliquent une fermentation et une transformation de la nature par la main de l'Homme. Faire « fermenter » la nature en nous revient à retrouver des gestes essentiels.

**Un intervenant**

Comment interprétez-vous le premier verset de la Bible hébraïque : « *En un commencement, Dieu créa le ciel et la Terre* » ? Selon moi, il s'agit de l'histoire du Salut.

**Evelyne MAURICE**

Je suis d'accord avec vous. Ce texte de la Genèse a fait l'objet de grandes discussions parmi les exégètes. Depuis Vatican II, le nombre de ses interprétations s'est démultiplié.

Il convient de sortir d'un contexte chronologique. Dieu est à l'origine de tout. Il a créé *ex nihilo*. Il me semble donc préférable de ne pas attribuer de sens chronologique au terme de commencement.

**Jean-François COLOSIMO**

Pascal disait que nous sommes plus incompréhensibles sans ces mystères que ces mystères sont incompréhensibles. Nous ne nous battons pas sur la date exacte de l'Univers. Le récit et la science s'articulent sans difficultés. La science est aujourd'hui beaucoup plus humble et le discours scientifique du Professeur de LUMLEY ne me pose donc pas de problèmes puisque j'y retrouve mon humanité.

Si Dieu n'est qu'une cause première, il convient de s'en débarrasser car il est resté insensible à l'abîme de l'humanité. Dieu doit être vivant et non pas simplement une cause première.

**Jean-Claude GUIBAL**

Vos propos semblent induire une certaine illégitimité du questionnement sur les origines.

**Jean-François COLOSIMO**

La philosophie moderne de Descartes et de Kant chasse tout ce qui est de l'ordre de l'inouï pour ériger la philosophie au rang de science. Le miracle, la révélation et l'origine ne sont plus des questions puisqu'il n'est plus possible de sortir des dimensions de l'espace et du temps. Plus la philosophie est considérée comme une science, plus la poésie prend sa place pour remplir une place laissée vide.

Husserl, philosophe du 20<sup>e</sup> siècle à l'origine de la phénoménologie, estime que la philosophie doit pouvoir penser l'inouï. Il rouvre ainsi un dialogue entre la philosophie et la théologie auquel je suis favorable.

Nous sommes aujourd'hui dans une dynamique où les impasses de la science et de la philosophie deviennent des lieux de rencontres fructueux. Nous essayons d'établir des vérités qui sont dans des ordres complètement différents. La question de l'origine n'est pas une question épistémologique. Elle se pose de manière accrue aujourd'hui, à travers la question de la paternité ou encore à travers la question des racines pour les personnes déplacées ou entre deux cultures. La question des origines est donc d'actualité.

**Evelyne MAURICE**

Nous touchons la problématique de la foi et de la raison. Vous n'avez pas assimilé l'intellectualisme à la raison. Même s'il est impossible de mener un reportage sur les origines, nous sommes invités à penser et à voir ce qui est crédible, ce qui est conforme à la révélation. Le colloque d'aujourd'hui nous permet de ne pas sombrer dans l'irrationnel.

**Henry de LUMLEY**

Les textes sacrés ne sont pas des livres de sciences naturelles. Ils sont des textes symboliques. La science explique l'enchaînement des événements. Elle n'explique pas le pourquoi des événements. La question du pourquoi interroge les philosophes et les théologiens.

Eu égard à la complexité de l'évolution et du monde actuel, je pense qu'un souffle a créé l'univers.

**Jean-Claude GUIBAL**

L'émergence de la conscience accompagne, selon vous, la montée de la complexité. Comment l'expliquez-vous ?

**Henry de LUMLEY**

L'Homme est de plus en plus maître de son destin. Il acquiert de plus en plus de libertés et de réflexions. Sa conscience s'est imposée progressivement.

**Jean-François COLOSIMO**

La conscience doit être entendue comme un outil qui a permis d'humaniser le monde. Le développement des techniques n'induit pas forcément le développement moral puisque le premier sert parfois la régression morale. Nous commémorerons l'année prochaine la Première Guerre mondiale qui a vu s'affronter des nations censées amener la civilisation au reste du monde.

La complexité cognitive n'induit pas forcément une complexité morale. En témoigne le statut des pauvres dans nos villes aujourd'hui. La complexification de la vie urbaine ne laisse plus de place à la différence. Rappelons que le maire d'Assise a interdit la mendicité dans ses rues quatre ou cinq ans auparavant.

**Evelyne MAURICE**

Dans *Le phénomène humain*, Teilhard de Chardin explique brillamment que lorsque les fibres se nouent de manière ponctiforme, l'Homme se découvre dans le miroir et sait qu'il sait. Aujourd'hui, tout est mis en œuvre pour nous empêcher de savoir ce que nous savons. Nous sommes perdus dans un monde qui va trop vite.

**Madame BLAISSE**

Estimez-vous que le premier geste de culture nous éloigne déjà de la nature ? Nous en éloignons nous de plus en plus ? Avons-nous le droit de dominer la nature ? L'Homme n'est rien sans Dieu mais Dieu n'est-il pas rien sans l'Homme ? Si la création n'était pas survenue, quel était l'intérêt de Dieu et quelle était sa place ?

**Emmanuel DESCLAUX**

De nombreuses publications anglo-saxonnes mettent en avant le fait que la culture ne serait pas le seul apanage de l'Homme. Le problème n'est donc pas celui d'une rupture entre la culture et la nature puisque la culture n'est peut-être pas le seul apanage de l'Homme.

**Jean-François COLOSIMO**

Nous n'avons néanmoins jamais vu d'orangs outangs écrire des traités d'ethnologie sur l'être humain.

**Emmanuel DESCLAUX**

Certains biologistes considèrent que les systèmes sociaux élaborés par les cachalots relèvent de l'évolution culturelle. Le monde animal doit donc être appréhendé différemment.

**Jean-François COLOSIMO**

Nos définitions de la culture sont peut-être insuffisantes. Il est clair, dans le message judéo-chrétien, que l'Homme porte une responsabilité vis-à-vis du reste de la création. Il en est solidaire. Il se distingue néanmoins des autres règnes. L'Homme est appelé à la divinisation.

Parce qu'il est à l'image de Dieu, l'Homme peut ressembler à Dieu et recréer son univers. Si l'Homme n'est pas distant du reste de l'univers, il en est néanmoins différent. Il conviendrait que cette différence soit correctement comprise afin qu'elle permette une solidarité avec les autres règnes.

**Henry de LUMLEY**

Chez les animaux, la culture désigne des comportements entre individus. Les *Homo habilis*, chez qui a émergé la pensée conceptuelle, recherchent l'objet symbolique et aspirent déjà à la transcendance.

**Jean-François COLOSIMO**

Je reviens sur les propos de Madame Blaise. Irénée de Lyon n'a jamais affirmé que Dieu ait besoin de l'Homme. Il a défendu l'idée que Dieu avait créé l'Homme librement, sans nécessité. Même si la chute n'était pas survenue avec le péché originel, Dieu se serait incarné, pour que Dieu et l'Homme deviennent le paradigme l'un de l'autre.

**Un intervenant**

Ma question s'adresse aux quatre participants. Vos propos laissent à penser qu'il existe un lien évident entre la nature et Dieu. Un mystère de la nature peut-il être conçu sans être rattaché à Dieu ?

**Jean-François COLOSIMO**

Le mystère de la nature est sa beauté. Les psaumes relatifs à la nature célèbrent ainsi le cosmos. Il existe de multiples façons d'apprécier la nature sans Dieu. Pour Spinoza, la nature est naturante. Elle n'a pas besoin de Dieu et est elle-même divinisée.

**Jean-Claude GUIBAL**

Il est possible, par le même raisonnement, de considérer qu'une Charte de la laïcité peut s'ériger en nouvelle religion.

**Un intervenant**

Ma question s'adresse à Monsieur COLOSIMO pour son développement sur la différence et sur le respect de la différence et à Monsieur Desclaux. La démocratie est-elle compatible avec les conceptions de la nature des peuples de la vallée du Rift ?

**Jean-François COLOSIMO**

Mes propos visaient à évoquer la différence entre les Hommes et la nature. Les Hommes doivent accepter la différence avec la nature sans en être distants.

**Un intervenant**

Monsieur Desclaux a évoqué les tribus de la région du Kenya. Après l'attaque du centre commercial, la question se pose de savoir si la démocratie est possible pour ces peuples.

**Emmanuel DESCLAUX**

Votre question est difficile. Les peuples de la Vallée du Rift se situent à la frontière du Kenya, du Soudan du Sud et de l'Ethiopie. Ils n'acceptent pas les frontières telles qu'elles ont été édictées par les Britanniques dans les années 40.

S'agissant de l'Etat éthiopien, les régions et les districts ont été définis en fonction des ethnies. Pendant longtemps, les peuples de la vallée de l'Omo n'ont connu aucun contact avec les Ethiopiens des hauts-plateaux. Quand l'Ethiopie, à la création de l'Erythrée, s'est retrouvée privée de son accès à la mer, elle a choisi d'envoyer en première ligne du conflit avec son voisin des Dassanetch, des Mursi, des Nyangatom et des Hamar. Ce conflit a occasionné 50 000 morts en 1999. Les peuples de la vallée de l'Omo ont compris qu'ils avaient plus de points communs entre eux qu'avec les Ethiopiens des hauts-plateaux.

La question de la démocratie est différente. Il est évident que l'organisation des peuples de la vallée de l'Omo ne répond pas à nos critères occidentaux de la démocratie.

**Jean-Claude GUIBAL**

La conscience de la différence fait ressortir la notion très actuelle d'identité (collective, nationale, culturelle). Cette conscience n'est pas incompatible avec la démocratie.

La question des relations entre les peuples s'apparente davantage au domaine des relations internationales.

**Une intervenante**

Que pensez-vous de l'influence de l'Homme sur la nature ? L'Homme a régulé la nature. Il a abattu de nombreuses forêts, dévié des fleuves, construit des barrages, etc.

**Jean-François COLOSIMO**

A partir des Lumières, l'Homme s'arroge tous les droits sur la nature. L'Homme est maître et possesseur de la nature : il abat des forêts, pollue les fleuves, extermine les animaux, vide les

bassins de pêche, voire inverse les fleuves. Tel est l'Homme de l'industrialisation et des grands conflits mondiaux. L'Homme autodivinisé se crée son propre chemin. La nature n'est rien. Tout devient objet de prédation.

Face à ces excès, les ultra-écologistes américains considèrent que l'absence d'Hommes serait bénéfique aux forêts.

Il convient de trouver une position intermédiaire. La nature est anarchique, fatale, mortelle, mortifère. Dieu a confié à l'Homme la tâche de jardinier. La nature peut être habitée par l'Homme et modelée. Les paysages français en sont un exemple parfait. Ils portent la marque de l'Homme.

L'humanisation de la nature est indispensable pour la survie de l'Homme. La domestication des animaux est une autre facette de cette humanisation.

### **Henry de LUMLEY**

Les premiers chiens domestiqués apparaissent à la fin des temps glaciaires, en France vers 8 000 ans avant notre ère et au Proche-Orient vers 14 000 ans avant notre ère.

### **Une intervenante**

Ma question s'adresse à tous. Je suis une fille de forgerons qui sont nés en 1897 et je suis touriste à Menton. Certains savoir-faire ont disparu de notre société. Nous ne pourrions plus revenir à la charrette ou à la carriole.

### **Jean-François COLOSIMO**

Nous ne reviendrons pas à la charrette. Nous devons néanmoins mettre un terme aux pollutions excessives.

### **Evelyne MAURICE**

Le progrès doit être utilisé dans la mesure où il nous sert. L'Homme doit se demander ce qu'il souhaite accomplir. Même si la nature est ambivalente, l'Homme ne peut pas toujours s'opposer aux lois de la nature.

Il en va de même pour le progrès et les techniques avancées. La volonté de toute-puissance de l'Homme se heurte, à un moment ou à un autre, à des limites naturelles. Plus la vie s'accélère, plus l'Homme a tendance à se perdre dans une course effrénée. L'Homme doit respecter certaines lois. La nature met en cause sa toute-puissance. Certaines de ses lois nous échappent. L'Homme ne peut pas se croire ingénieux au point d'échapper à tout. Le progrès doit donc être utilisé avec discernement.

### **Henry de LUMLEY**

Peu d'Hommes savent encore construire des outils avec des morceaux de pierre, allumer un feu avec du bois ou construire une charrette. Ces savoirs ne sont néanmoins pas perdus. Je vous invite à assister aux démonstrations des chercheurs au Laboratoire du Lazaret.

**Jean-Claude GUIBAL**

L'évocation des anciens outils illustre une nostalgie d'une certaine manière de vivre, d'une harmonie entre les hommes, les femmes et leur environnement immédiat. Cette nostalgie me semble moins portée sur les outils eux-mêmes que sur l'harmonie qui existait à cette époque. Il s'agit moins de rejeter les nouvelles technologies que de retrouver une qualité de vie harmonieuse.

**Une intervenante**

Si les techniques actuelles nous permettent de transformer les matériaux plus précisément qu'au 20<sup>e</sup> siècle, il n'empêche que nous savions fabriquer une charrette à l'aide de bois, de fer et de feu et que nous n'avions plus ensuite qu'à nourrir nos chevaux.

**Jean-Claude GUIBAL**

Nous serons néanmoins bientôt 9 milliards d'humains sur Terre. Les problèmes démographiques induisent l'emploi de technologies avancées.

**Une intervenante**

Rappelons que l'Homme n'a pas été créé seul.

**Jean-François COLOSIMO**

La Genèse explique que Dieu créa dès l'origine un homme et une femme. L'être humain est complexe et sexué dès l'origine. L'homme, au sens du mâle, ne saurait représenter l'humanité toute entière.

**Jean-Claude GUIBAL**

Je vous remercie pour ces échanges.

# Science et conscience : Les nouvelles technologies nous font-elles perdre la tête ?

*Les colloques de Menton « Penser notre temps »  
12 octobre 2013*

## SOMMAIRE

<b>Interventions</b>	<b>2</b>
<b>Table ronde</b>	<b>5</b>
<b>Echanges avec la salle</b>	<b>6</b>

## PARTICIPANTS

### **Henri-Pierre JEUDY**

Chargé de recherche au CNRS en philosophie et sociologie, Ecrivain

### **Rémi SUSSAN**

Journaliste spécialiste des nouvelles technologies

## **Interventions**

*Jean-Claude GUIBAL, Député-Maire de Menton, présente le thème du colloque et les intervenants.*

### **Henri-Pierre JEUDY**

**Chargé de recherche au CNRS en philosophie et sociologie, Ecrivain**

Les objets de la communication sont destinés à soutenir l'acte de communiquer. Ils étaient désignés autrefois par les termes de « prothèses » ou d'objets « nomades ». Cette désignation marquait bien la séparation entre le sujet (le corps) et l'objet. Aujourd'hui, cette distinction a disparu, parce que l'objet technologique est de plus en plus intégré au corps et au langage. Nous pouvons même imaginer que ces objets de communication seront de plus en plus greffés sur le corps. Force est de constater que le « tout communiquer » institue un ordre communicationnel, qui a sa propre finalité. Cet ordre communicationnel ne peut être refusé, si bien qu'il coupe court à toute position critique ou nostalgique.

La virtualité dans laquelle nous vivons dans le cadre de cet ordre communicationnel brouille la réalité. Cela dit, a-t-on jamais su ce qu'était la réalité ? Pour les stoïciens, la réalité n'est que le fruit de nos représentations. Le virtuel quant à lui, dans la philosophie antique, désignait le potentiel, c'est-à-dire ce qui est en puissance. Cette acception ne recouvre pas celle que nous avons aujourd'hui des mondes virtuels.

A l'heure actuelle, la rapidité de la communication est telle que nous pouvons nous demander si nous n'assistons pas à une virtualisation de la réalité dans laquelle nous vivons, à une cassure entre le réel et le virtuel.

Lacan affirmait que le réel est le trauma, c'est-à-dire un accident de la représentation. Nous pourrions nous demander si le virtuel n'est pas, lui aussi, un perpétuel accident de la représentation.

La virtualisation des projets permet aux architectes et urbanistes de définir une réalité anticipée de ce que sera la ville. Les logiciels d'anticipation de la métamorphose de la ville confèrent une prégnance au futur de la ville et de l'espace public. C'est ainsi que s'opère le lien entre virtualisation et anticipation.

Toujours dans le cadre des métamorphoses urbaines, il faut considérer que l'espace public s'est enrichi, avec Internet, d'une sphère publique au sens d'Habermas. Alors que la relation entre espace privé et espace public s'inscrivait dans le territoire, Internet bouleverse la relation intime/public, puisque l'intimité est désormais projetée dans la sphère publique et efface complètement la distinction entre public et privé. L'intimité projetée dans la sphère publique est une manière de se projeter à l'extérieur de soi de façon incantatoire ou, comme les enfants le font, à la cantonade.

Dans les mondes virtuels, il est possible de jouer avec sa propre identité et de se créer des identités multiples. Cela dit, il semble que les identités finissent par se ressembler. Le système de la virtualisation dans les échanges, soi-disant de projection intime dans la sphère publique, produit un effet de clonage supplémentaire.

Le temps de la virtualisation est l'immédiateté. L'actuel dans lequel nous vivons risque d'être totalement désinvesti, car il n'a pas la puissance affective et intelligente qui pouvait caractériser le rêve. Dans le rêve, deux phénomènes sont très importants : la simultanéité temporelle et la condensation des images (association d'images inattendues). Dans l'usage des mondes virtuels, ces deux phénomènes fonctionnent, mais ne déclenchent pas d'émotion intense, tandis que, dans le rêve, la simultanéité des temps provoque un effet d'actualité qui déclenche une émotion très forte. Les nouvelles technologies nous ont-elles donné un rêve accompli et, au fond, nous empêchent-elles de rêver ?

Je terminerai par une dernière question. Le triomphe des nouvelles technologies de la communication et le développement *ad vitam aeternam* des mondes virtuels, font-ils de l'existence elle-même un problème de technologie ? Je pense que non et, si la question m'est posée, j'expliquerai pourquoi.

### **Rémi SUSSAN** **Journaliste spécialiste des nouvelles technologies**

La question qui nous est posée est la suivante. Les nouvelles technologies nous font-elles perdre la tête ? Autrement dit, ont-elles un impact sur notre cognition, sur notre façon de voir le monde ? La question sous-entend que cet impact serait plutôt négatif, mais certains pensent au contraire qu'il est positif et que les nouvelles technologies nous permettent de gagner une deuxième tête. Personne n'est en mesure de trancher ce débat aujourd'hui. Nicholas Carr prétend que « Google nous rendrait bête » parce qu'il nous empêche de nous concentrer, alors que d'autres affirment que les moteurs de recherche nous permettent d'utiliser notre intelligence d'une autre manière.

Dans un deuxième temps, j'aborderai la question sous un autre angle. Nous avons l'impression que les nouvelles technologies nous font perdre la tête, mais n'est-ce pas parce qu'elles sont apparues dans une culture largement fondée sur le livre et un peu sur la télévision et sur l'image ? Quelle serait la culture qui pourrait nous permettre d'intégrer ces nouvelles technologies et de les penser ?

L'idée de lier cognition, culture et technologie n'est pas nouvelle. Marshall MacLuhan avait développé une pensée assez profonde sur le média, notre connaissance et la culture. Il disait, par exemple, qu'une civilisation qui lit n'a pas la même appréhension du monde qu'une civilisation qui ne lit pas. Celui qui lit un livre a un point de vue de lecteur, il est séparé du monde et, de ce fait, est capable de réfléchir indépendamment du monde. L'individu, selon Marshall MacLuhan, est né de l'écriture, d'abord de l'écriture alphabétique puis de l'imprimerie. Vous remarquerez d'ailleurs que l'imprimerie a été inventée au même moment que la perspective à la Renaissance. Or, la perspective s'appuie sur un point de vue extérieur au tableau qui permet de définir l'espace dans lequel il se trouve. Les autres civilisations avant la Renaissance ne connaissaient pas la perspective.

Quand l'imprimerie est arrivée, elle a suscité les mêmes discussions que celles que suscite aujourd'hui Google. Erasme, par exemple, n'aimait pas du tout l'imprimerie car, disait-il, elle supprime la mémoire. Cet argument est le même que celui qui est invoqué par Nicholas Carr

aujourd'hui. Les civilisations orales avaient développé un art de la mémoire qui a disparu avec l'invention de l'imprimerie.

A chaque média correspond une culture et une façon de voir le monde. Quelle serait la culture qui correspondrait aux nouvelles technologies ? Il est toujours difficile de prédire l'avenir, mais nous pouvons discerner dans l'histoire récente d'Internet, l'existence d'un certain courant culturel qui est capable d'intégrer constamment des nouvelles technologies. Il s'agit de la culture « *geek* », appelée encore « *cyberculture* », qui est nourrie au lait de la science-fiction. Dans les années 1960, se créent aux Etats-Unis des mouvements futuristes. C'est le cas par exemple de la L5 society qui veut créer des cités spatiales en orbite. Cette idée paraissait folle dans les années 1970, mais aujourd'hui, Richard Branson et James Cameron s'y intéressent très sérieusement. Vous avez les premières personnes qui vont travailler sur l'informatique, notamment Steve Jobs. Une idée fondamentale dans cette nouvelle culture est l'« *empowerment* » : chaque individu est capable de changer le monde avec l'aide de la technologie.

Une autre idée est très liée à la science-fiction et, à mon avis, a beaucoup influencé les nouvelles technologies : la technique, non seulement peut changer le monde, mais vous change également cognitivement. L'histoire de l'informatique est liée à la notion de changement cognitif. Je vais vous en donner un exemple. En 1962, Douglas Engelbart publiait un document intitulé « Comment augmenter l'intellect humain ? » dans lequel il préconisait de créer de nouveaux médias pour augmenter la capacité intellectuelle de l'Homme. A l'époque, Douglas Engelbart était un parfait inconnu. Par la suite, il a inventé la souris. Cette idée de transformation de soi par la technologie se retrouve dans la fantaisie – Harry Potter est le héros technologique d'aujourd'hui – et dans le mouvement *New age*.

En synthèse, les idées qui caractérisent une culture capable d'intégrer les nouvelles technologies sont les suivantes. Chaque individu est capable d'agir via des techniques. La technologie change le monde. Il existe un lien entre technologie et cognition. Cette culture est répandue chez les *geeks*, les *nerds*, les *hackers*, c'est-à-dire ceux qui programment l'Internet. Je ne dis pas qu'ils ont raison ou tort. Certains émettent des idées complètement folles – comme la possibilité, d'ici une dizaine d'années de télécharger le contenu d'un cerveau dans un ordinateur –, mais ils ont une influence. Je pense que cette forme de culture continuera à drainer un imaginaire très fort, parfois même délirant, et des nouveautés technologiques.

## **Table ronde**

**Jean-Claude GUIBAL**

Je vous invite à réagir aux propos de Rémi Sussan.

**Henri-Pierre JEUDY**

La transformation de soi par la technologie est une question compliquée. Est-ce soi qui se transforme, ou la technologie, ou les deux réciproquement ? La transformation de soi avec les nouvelles technologies nous apparaît comme une aventure dans laquelle nous serions embarqués. Que devient alors l'aspect existentiel de la transformation de soi ?

**Jean-Claude GUIBAL**

Tout à l'heure, à table, vous évoquiez votre petite-fille et vous disiez qu'avec les tablettes, les liseuses et autres écrans à sa disposition, elle ne fonctionnait pas de la même manière que vous bien qu'ayant le même ADN.

**Henri-Pierre JEUDY**

Cette petite-fille de 15 ans est capable d'écrire un SMS sur son portable en répondant à la question que je lui pose et en mangeant un plat avec sa fourchette. Je suis capable de penser quatre ou cinq choses à la fois, mais je suis incapable de réaliser plusieurs activités simultanément. Cela dit, la transformation de soi dépend de la puissance de l'imaginaire. Les nouvelles technologies ne neutralisent-elles pas l'imaginaire ? Nous ne pouvons pas répondre à cette question, mais nous pouvons avoir une crainte. L'accumulation rapide d'interférences sur Google peut conduire à perdre la stimulation de l'imaginaire qui est à l'origine de toute recherche. Or, la transformation de soi a besoin de cette incertitude de l'imaginaire, de cette puissance dynamique que crée l'incertitude dans les constructions imaginaires que chacun peut avoir.

**Jean-Claude GUIBAL**

La technologie aide-t-elle ou freine-t-elle la puissance de l'imaginaire ?

**Henri-Pierre JEUDY**

Le risque, c'est la standardisation de l'imaginaire par des modèles mentaux.

**Rémi SUSSAN**

Je ne sais pas si cette transformation de soi existe. Pour l'instant, elle est de l'ordre du fantasme. En revanche, je pense que cet imaginaire existe, même s'il est marginal et relié à certaines populations. Les mondes virtuels nous fournissent un exemple de l'interaction entre l'imaginaire et la technologie. De même, chez Google, l'imaginaire est fondamental. Ils viennent de lancer un projet contre le vieillissement, ils sont liés à une société qui fait de la génomique personnelle, ils vivent constamment dans un imaginaire de science-fiction, qui les pousse à innover. Ce qui est produit est décevant par rapport à cet imaginaire, mais celui-ci continue de faire rêver aux nouvelles technologies.

**Jean-Claude GUIBAL**

La parole est à la salle pour des questions.

## **Echanges avec la salle**

**De la salle**

Je suis inquiet des dangers des nouvelles technologies. Je prendrai trois exemples. Premièrement, Monsieur Jeudy évoquait sa petite-fille capable d'écrire un SMS, de manger un plat et de l'écouter en même temps. Je me demande si elle l'écoute vraiment ou si elle n'est pas beaucoup plus concentrée sur le SMS. L'attention dans une conversation est certainement diminuée si la personne est occupée à une autre activité. Deuxièmement, ceux qui téléphonent ou qui écrivent un SMS en conduisant sont de véritables dangers publics. Troisièmement, je me demande si les ondes électromagnétiques que reçoivent les cerveaux de ceux qui téléphonent pendant des heures ne laissent pas des traces dans la durée.

**Rémi SUSSAN**

Je ne serai pas en mesure de répondre sur les ondes, car les recherches sur le sujet ne sont pas approfondies. En toutes choses, la modération est de rigueur. Il convient de ne pas écrire de SMS en conduisant. Il s'agit d'une évidence ! Certaines activités requièrent votre attention complète, tandis que d'autres permettent de flotter et sont compatibles avec du multitâches.

**Jean-Claude GUIBAL**

Pouvez-vous développer votre pensée sur la capacité dite de multitâches ?

**Rémi SUSSAN**

Le cerveau n'effectue pas plusieurs tâches en même temps, mais il passe d'une tâche à l'autre. S'il effectue ce passage très rapidement, vous avez une impression de multitâches, mais cela ne signifie pas que vous êtes en multitâches. La capacité de passer rapidement d'une tâche à l'autre est la première capacité mentale qui disparaît avec le vieillissement. Des expériences ont été menées sur des jeux vidéo de stratégie en temps réel et ont montré que ces jeux permettaient de conserver un peu cette capacité de multitâches. Une autre expérience sur la pratique de la méditation zen a permis de mettre en évidence que les adeptes de cette pratique étaient davantage capables de gérer le multitâches.

**Jean-Claude GUIBAL**

Vous évoquiez l'application de cette réflexion aux déficients mentaux.

**Rémi SUSSAN**

Le déficit de l'attention prend plusieurs formes. Dans certains cas, celui qui souffre d'un déficit de l'attention est incapable de se concentrer. Dans d'autres cas, il se concentre énormément sur ce qui l'intéresse et est incapable de s'intéresser à autre chose. C'est la raison pour laquelle de nombreux déficitaires de l'attention sont des cancre à l'école, mais excellent ensuite dans un domaine particulier. Bill Gates était un déficitaire de l'attention. Isaac Newton a été renvoyé d'Oxford parce qu'il n'apprenait rien. Albert Einstein a été, dit-on, incapable de parler jusqu'à l'âge de quatre ans.

En fait, il existe quatre types de déficitaires de l'attention. Ce sont les personnages de Winnie l'ourson. Winnie est le déficitaire de l'attention rêveur, Tigrou est l'hyperactif déficitaire de l'attention, Bourriquet est le déficitaire de l'attention dépressif et Coco Lapin est le déficitaire de l'attention obsessionnel. Les nouvelles technologies sont intéressantes, parce qu'elles peuvent permettre d'adapter les stratégies d'éducation aux états mentaux des personnes, mais ce travail reste à réaliser.

**Henri-Pierre JEUDY**

La question qui a été posée appelle une réponse plus générale. Au lieu de parler des mondes virtuels, nous pouvons nous demander comment la pratique des mondes virtuels engendre une virtualisation permanente de la réalité, surtout chez les enfants. Je prendrai l'exemple d'une publicité qui a circulé sur Internet pour un papier hygiénique très fin. Un couple habite dans un petit appartement. L'homme est sans cesse en train de taper sur son ordinateur ou sur sa tablette. Il est énervé par sa compagne qui prend des notes sur un calepin, lit des livres traditionnels et colle des Post-it sur son ordinateur. A un moment, il se rend aux toilettes et s'aperçoit qu'il manque du papier hygiénique. Il appelle alors sa compagne, qui lui fait passer sous la porte une tablette numérique, avec l'image d'un rouleau de papier. Cette publicité pose de manière ironique le problème du rapport entre le virtuel et le réel.

**De la salle**

Les nouvelles technologies nous donnent des possibilités supplémentaires, qui sont très positives, mais elles conduisent à négliger les relations humaines. Aujourd'hui, il est courant de voir que, dans une famille, chaque membre consulte sa tablette, sans communiquer avec les autres. De plus, les technologies changent tellement vite que l'on peut craindre que l'être humain ne devienne un androïde. Les scientifiques affirment qu'ils ne sont pas certains que le cerveau se modifie à cause de l'exposition aux ondes, mais de nombreuses recherches le prouvent. Aujourd'hui, nous vivons dans un monde où l'argent décide de tout. Les ondes auxquelles nous sommes exposés toute la journée, du fait de la multiplication du nombre d'antennes, provoquent des comportements bizarres et violents chez certaines personnes. La concentration, la fatigue, les oublis augmentent. Les compagnies de téléphone, il y a quinze ans déjà, ont précisé dans leur police d'assurances qu'elles n'étaient pas certaines du risque sanitaire que les ondes provoqueraient à moyen et long terme.

**Jean-Claude GUIBAL**

Quelle est votre question, Madame ?

### **De la salle**

La perte de l'humain dans notre société.

### **Jean-Claude GUIBAL**

Vous exprimez vos craintes à l'égard des nouvelles technologies ?

### **De la salle**

Oui, leurs conséquences sur le comportement des individus. Les preuves existent, mais elles ne sont pas prises en considération.

### **Rémi SUSSAN**

Je ne possède pas les compétences pour me prononcer sur l'aspect sanitaire, mais il me semble qu'il s'agit d'un problème secondaire en ce sens que, si demain, on découvre que les technologies actuelles posent un problème sanitaire, une autre technologie sera trouvée pour les remplacer.

Les individus commencent à avoir un comportement bizarre et violent, avez-vous dit. N'oubliez pas que vous ne savez pas si la violence globale mondiale a augmenté. Steven Pinker, un linguiste américain, affirme au contraire que la violence diminue. Il convient de ne pas confondre la médiatisation de la violence et la présence de la violence. Je prendrai un exemple simple. Nous sommes tous choqués aujourd'hui par la pédophilie, mais quand Gide s'adonnait à la pédophilie en Algérie, personne ne s'en émouvait.

### **Henri-Pierre JEUDY**

Je répondrai sur la transformation de l'humain, la transformation des formes d'expression de l'individualisme. Avec les *smartphones*, l'autre existe par des voix virtuelles. Si vous vous trouvez dans un espace public comme le métro, les manifestations de courtoisie à l'égard des autres voyageurs diminuent parce que l'autre est ailleurs.

### **De la salle**

L'individu est modifié par les nouvelles technologies, mais la société l'est également, puisqu'elle est constituée d'un ensemble d'individus. Facebook vient de signer un accord avec TF1 et Canal +, parce qu'ils se sont aperçus que les personnes, quand elles regardent la télévision, utilisent Facebook en même temps. D'ores et déjà, les nombreux sondages font perdre de l'intérêt aux élections. La situation empirera puisqu'en permanence, avec Facebook, la société sera consultée sur tout et sur rien, sans hiérarchisation des différents sujets. Quels seront les résultats de cette évolution, selon vous ?

### **Jean-Claude GUIBAL**

Vous craignez une société entièrement nombriliste, préoccupée d'elle-même à chaque instant et faisant donc du sur place.

**Henri-Pierre JEUDY**

On ne peut être que d'accord avec ce que vous dites. On passera sa journée à dire « j'aime » ou « je n'aime pas », sur n'importe quel sujet. Cela dit, les individus ne sont pas complètement abrutis, ils réagissent. Que peut-on espérer ? J'ai confiance dans l'ironie collective pour nous sortir de situations d'équivalence généralisée de tout ce qui advient. Heureusement que l'individu est un peu nombriliste dans un sens, parce qu'il essaye de sortir du désintérêt que peut produire cette équivalence généralisée.

**De la salle**

Monsieur Jeudy, si l'on considère que le monde numérique aujourd'hui développe de nouveaux espaces, peut-on penser raisonnablement que l'Homme contemporain redevient nomade ? Par extension, lors de ce voyage dans le monde numérique, il fait des rencontres, à travers des avatars ou pas. Sur la nature de l'altérité qui est développée dans le monde numérique, pensez-vous que l'on peut mobiliser quelqu'un comme Levinas qui est le philosophe de l'altérité ? Faut-il repenser le rapport d'altérité dans le monde numérique à partir de ces philosophes ?

**Henri-Pierre JEUDY**

Je peux tenter de répondre à partir de la pratique de l'écriture sur les blogs. Cela correspond à ce que je disais tout à l'heure au sujet de l'extension de l'intimité dans la sphère publique, extension de l'intimité qui est un appel à l'altérité, à la rencontre avec l'autre. Cette attente de l'autre donne des raisons d'espérer.

J'ai créé il y a deux ans une maison d'édition et j'ai refusé le numérique, en gardant de façon nostalgique et anachronique le livre papier. En même temps, je ne suis pas opposé au numérique. Ce sont deux mondes différents. La pratique de l'écriture numérique n'est pas seulement la projection à outrance de l'ego dans la sphère numérique. Cette attente de l'autre est présente dans l'espace numérique.

**De la salle**

Les effets bénéfiques des nouvelles technologies, comme la diffusion plus rapide et massive de l'information, ne sont-ils pas plus importants que les effets pervers ?

**Rémi SUSSAN**

J'aurais tendance à penser comme vous. Un auteur de science-fiction, Theodore Sturgeon, a dit « 90 % de toutes choses est de la merde ». Excusez-moi pour le gros mot, mais il s'agit de la traduction exacte. Si 90 % d'Internet ne vaut rien, les 10 % restants représentent une quantité incroyable d'informations, que vous ne trouverez nulle part ailleurs. Si vous avez envie de lire les textes latins de Giordano Bruno, qui n'ont jamais été traduits en français, vous les trouverez sur Internet. Internet vous donne accès à l'information la plus dense, la plus récente, la plus pointue possible, beaucoup plus que le monde du livre.

**De la salle**

Quand j'étais adolescent, mes grands-parents craignaient que la mise à disposition de calculettes à l'école ne nous empêche d'apprendre à compter. J'ai donc envie de redéfinir la question ainsi : les nouvelles technologies jusqu'à ce jour nous ont-elles fait perdre la tête ?

**Rémi SUSSAN**

Un auteur a défini la technologie comme ce qui arrive une fois que vous avez atteint l'adolescence. En d'autres termes, si vous êtes né avec une technologie, ce n'est plus une technologie pour vous. Pour ma part, je suis très à l'aise avec la technologie Internet des années 1990-2000, alors que les *smartphones* sont des objets exotiques et que Facebook ne m'intéresse pas.

Les nouvelles technologies jusqu'à ce jour nous ont-elles fait perdre la tête ? Cette question est d'autant plus pertinente que, comme je le disais, Internet et les nouvelles technologies d'aujourd'hui sont un brouillon. Nous verrons ce qui se passera avec la nanotechnologie et la biologie synthétique.

**Henri-Pierre JEUDY**

Le cyclorameur que j'avais à cinq ans devient un nouvel objet technologique pour moi aujourd'hui.

**Jean-Claude GUIBAL**

De même, le tramway qui avait disparu dans les années 1930 réapparaît aujourd'hui.

**Daniel BENSOUSSAN**

Je voulais insister sur les effets positifs des nouvelles technologies, notamment dans la science et la médecine. Cela dit, une publication récente nous apprend que tous les jeunes de 12 ans aujourd'hui ont regardé un film pornographique sur Internet. Ce constat soulève de sérieux problèmes à venir comportementaux et sociétaux. Ne faudrait-il pas poser des barrages ? Nous savons que les codes parentaux sont insuffisants.

**Henri-Pierre JEUDY**

J'ai cinq petits-enfants et je me suis aperçu qu'à trois ans, ils savaient des choses qu'ils n'auraient pas dû savoir à leur âge, mais s'agit-il réellement d'un savoir ? Je ne peux pas adopter une position moraliste par rapport à l'usage des nouvelles technologies. La seule limite que je donne, porte sur le temps d'usage dans une journée, pour pouvoir garder un rapport avec la réalité.

**Jean-Claude GUIBAL**

Vous évoquiez tout à l'heure ceux qui élaborent les codes. Qui fait Internet ? Vous distinguiez, au sein des codeurs, différentes écoles : les anarchistes et les rigides. Quel est le rapport entre ceux qui élaborent les codes et un système qui, à l'évidence, n'obéit à aucune discipline particulière et qui ne permet pas, par exemple, de filtrer l'information à laquelle peut accéder telle ou telle catégorie de population ?

## Rémi SUSSAN

La cyberculture a toujours favorisé le chaos. D'ailleurs, Eris, la déesse du chaos, de la discorde et de la confusion, est très appréciée des *hackers*. Cette idéologie a des prolongements au niveau technique. Pour créer un gros programme comme un système d'exploitation, il existe deux façons de procéder : la cathédrale et le bazar. La cathédrale consiste à penser le programme de A à Z. Windows ou Apple fonctionne ainsi. Le bazar signifie que chacun rédige un bout de programme et, petit et petit, émerge quelque chose de plus complexe. C'est un peu ce qui passe avec les systèmes Linux ou aujourd'hui Android.

Android est entre la cathédrale et le bazar, puisqu'il s'agit d'un système conçu par Google, à partir des bases qui ont été fournies par toute la communauté des programmeurs Linux. Il existe deux façons de programmer, deux façons de concevoir le monde, qui peuvent conduire à des conflits politiques ou au contraire à des convergences politiques inattendues. Vous en avez eu un écho avec la loi Hadopi, qui est l'exemple type d'un conflit politique qui naît sur la nature d'un code. L'auteur de la métaphore de la cathédrale et du bazar est Eric Raymond, un anarcho-capitaliste. Il ne se sépare jamais de son arme à feu et il est pour le chaos. En ce sens, il est l'allié de Richard Stallman qui est plutôt proche du communisme et qui est partisan du logiciel libre. Ils sont tous les deux contre la cathédrale et contre la propriété intellectuelle, mais pour des raisons différentes.

Les interrogations politiques se multiplieront, au fur et à mesure des perfectionnements des nouvelles technologies. S'il n'est pas très grave de copier les chansons de Britney Spears, que faut-il faire du code d'un médicament ou d'un génome ? Faut-il le laisser libre de droit ou le breveter ? Les imprimantes 3D créent des objets à partir de codes informatiques. Comment faudra-t-il payer celui qui a conçu l'objet ? Faudra-t-il le payer d'ailleurs ? Sera-t-il possible de modifier l'objet ? Toutes les questions que vous vous posez aujourd'hui sur le code numérique envahiront notre quotidien. Qui contrôlera le code informatique des implants ? Il y a un ou deux ans, un *hacker* a montré qu'il était possible de pirater un pacemaker à distance. Si demain, vous avez des implants dans votre cerveau qui réparent vos cellules, vous courrez le risque qu'ils soient piratés à distance !

## Jean-Claude GUIBAL

Par le biais des nouvelles technologies de la communication, nous retrouvons les mêmes problématiques que celles que nous avons abordées à l'occasion des biotechnologies. Nous sommes en train de vivre un basculement de civilisation.

### De la salle

Les nouvelles technologies nous permettent-elles de gagner en liberté ou, au contraire, nous font-elles perdre en liberté ?

## Henri-Pierre JEUDY

A vous d'estimer si vous gagnez ou si vous perdez en liberté, mais le problème n'est pas là. Il est dans ce que vous entendez par liberté. La liberté existentielle a un sens très fort. Elle ne se résume pas à savoir si je regarde mes e-mails ou pas.

**Jean-Claude GUIBAL**

Il s'agit de savoir si les nouvelles technologies augmentent nos contraintes ou, au contraire, les diminuent.

**Henri-Pierre JEUDY**

Tout dépend du sens que vous donnez vous-même à l'acte de faire ou de ne pas faire.

**Jean-Claude GUIBAL**

Je connais certaines personnes qui mettent leur portable sur mode silencieux pendant une bonne partie de la journée, pour se mettre à l'abri de ces contraintes.

**Henri-Pierre JEUDY**

Ensuite, ils sont obligés d'écouter à toute vitesse les messages !

**Jean-Claude GUIBAL**

Vous avez raison.

**De la salle**

Ma question s'adresse à vous, Monsieur le Maire. Tous les sondages font état d'un fort discrédit des hommes et des femmes politiques. Je me demande si les nouvelles technologies sont étrangères à cette situation. Comment vivez-vous cette mutation entre l'homme politique d'il y a quelques années et l'homme politique actuel avec les nouvelles technologies, comme Twitter ou Facebook, qui vont à 200 km/heure ?

**Jean-Claude GUIBAL**

Je considère que nous sommes dans une société où les groupes en compétition pour l'exercice du pouvoir sont plus violents que jamais. Je ne suis pas marxiste, je ne considère pas que l'Etat est l'expression d'une domination de classe, je suis plutôt partisan de l'interprétation de Vilfredo Pareto qui disait qu'à chaque instant dans chaque société, des groupes, qu'il appelait les élites, sont en compétition pour la conquête du pouvoir. Aujourd'hui, les groupes en compétition ne sont plus simplement les groupes politiques. La compétition se joue entre le pouvoir politique, le pouvoir financier, le pouvoir économique, le pouvoir médiatique et le pouvoir judiciaire. La maîtrise du fonctionnement de la société est soumise aux conflits qui existent entre ces différents pouvoirs. Le pouvoir politique est celui qui doit donner du sens au fait de vivre ensemble. Il est celui qui est le plus impliqué dans les solutions à apporter aux problèmes collectifs. Nous vivons une période de mutation, qui est aggravée par la crise financière, monétaire, bancaire que nous connaissons depuis 2007-2008. Cette crise est équivalente à la grande crise de 1930, qui a conduit à la montée du national-socialisme et à la guerre de 1939-1945. Nous voulons tous éviter qu'un tel scénario se reproduise.

Le pouvoir politique donne le sentiment qu'il n'a pas été en mesure, où que ce soit, de faire face aux problèmes que rencontraient les citoyens. Depuis le début des années 1970, aucun gouvernement en Europe n'est arrivé à résoudre le problème du chômage, ce qui est considéré

comme un échec du politique. Siegfried disait : « Un pouvoir qui n'a pas de pouvoir court à sa perte. » Un pouvoir qui échoue est un pouvoir forcément contesté. Aujourd'hui, le pouvoir politique est un pouvoir contestable de ce point de vue, parce qu'il ne parvient pas à résoudre les problèmes des citoyens. De fait, le politique est là pour assumer la fonction de bouc-émissaire.

Internet permet de trouver des informations précieuses, mais dès lors qu'il devient un système où n'importe qui peut dire n'importe quoi sans aucun contrôle, cela pose problème au pouvoir politique, dans la mesure où celui-ci joue le rôle de bouc-émissaire. De ce point de vue, Internet n'améliore pas le débat démocratique mais le détourne.

### **De la salle**

Les nouvelles technologies de la communication comme le téléphone portable et Internet sont des outils merveilleux, mais ne sont que des outils. Avec Internet, des enfants de douze ans ont été exposés à des images pornographiques, mais qui leur a donné ces outils ? Leur usage doit être contrôlé. Je voudrais demander au scientifique et au journaliste ce qu'ils pensent de l'évolution de ces outils. Pensez-vous que ces outils apportent un bénéfice ou une perte ?

### **Henri-Pierre JEUDY**

Je pense qu'il est nécessaire de déterminer les usages de ces instruments. Cette détermination des usages s'effectue par l'éducation parentale, mais également par l'auto-éducation. Déterminer, pour un adolescent, des usages dans cet espace d'aventure cosmique qu'est l'Internet est compliqué, mais est réalisable.

### **Rémi SUSSAN**

Ces nouvelles technologies sont mon gagne-pain. Je ne cracherai donc pas dessus. Ceci dit, il faut comprendre que l'Internet est une population de médias très divers. Entre Twitter et un jeu vidéo du type *World of Warcraft*, l'univers n'est pas du tout le même. Nous ne pouvons donc plus dire aujourd'hui « l'Internet ». De quel Internet parle-t-on ? Pour ma part, je n'aime ni Twitter ni Facebook. En revanche, je lis quantités de pdf que je trouve sur certains sites. Je pense qu'il faudra donner de plus en plus des définitions précises de ce que l'on attend et parler moins de nouvelles technologies, parce qu'une nouvelle technologie paraîtra par semaine.

### **Jean-Claude THIBAUT**

La raison humaine peut-elle pallier les dangers de ces nouvelles technologies ?

### **Jean-Claude GUIBAL**

Pour moi, la réponse est négative.

### **Henri-Pierre JEUDY**

La raison humaine n'est pas stable au cours des siècles. Elle évolue avec le temps et avec les circonstances d'une société. La raison humaine peut fixer des limites ou des mesures, mais ce n'est pas Dieu.

**Jean-Claude THIBAUT**

La raison humaine aujourd'hui.

**Henri-Pierre JEUDY**

La rationalité aujourd'hui évolue en permanence avec ce qui arrive. C'est comme si vous placiez la raison humaine au-dessus de ce qui arrive, comme un effet de transcendance que la raison humaine exercerait sur les choses. Je ne partage pas cette vision, qui représente un risque de pétrification mentale.

**Jean-Claude THIBAUT**

La raison humaine peut-elle fixer une limite à ces dangers ?

**Henri-Pierre JEUDY**

Les limites et les mesures se fixent à partir des décisions que des groupes ou des gens prennent. On ne peut pas poser une limite en soi, comme une rationalité en soi, ou une raison humaine en soi qui déciderait tout d'un coup qu'il en est ainsi et pas autrement.

**Jean-Claude GUIBAL**

Il me semble que les évolutions des technologies, dans tous les domaines (communication, biotechnologies, etc.), mais également les évolutions de l'économie mondiale nous mettent dans des situations d'apprenti-sorcier. Ces systèmes ont été créés par le génie humain, mais échappent aujourd'hui au contrôle de quelque institution que ce soit. Selon moi, la seule intervention de la raison humaine est dans l'autorégulation de ces systèmes. Cela dit, je concède que ce point de vue est très discutable.

**Rémi SUSSAN**

Je poserai une autre question à partir de votre question. Est-il possible d'utiliser les nouvelles technologies pour augmenter la raison humaine ? Pour définir ce qu'est la raison humaine, je ne me référerai pas à des notions philosophiques. Ce que je pense être la raison humaine est ce qui consomme à l'intérieur du cerveau le plus de glucose et d'oxygène. Je reprendrai les catégorisations du prix Nobel d'économie, Daniel Kahneman, sur les systèmes 1 et les systèmes 2. Le système 1 est tellement intégré à votre cerveau que vous n'avez pas besoin d'y penser. L'exemple le plus simple est le réflexe que vous avez, si une voiture s'approche de vous dans la rue, de vous écarter pour l'éviter. Si vous devez avoir une réflexion parce que vous participez à un débat, vous faites entrer le système 2 en action et votre cerveau a besoin de sucre et d'oxygène. Cette distinction entre système 1 et système 2 ne recoupe pas la différence entre le déterminisme génétique et l'acquis. Bien sûr, de nombreuses fonctions sont génétiquement déterminées comme fuir, mais il semblerait que, quand un maître d'échec joue un coup fort, mais pas extraordinaire, ce n'est pas son système 2 qui agit, mais son système 1, parce qu'il a parfaitement intégré les règles du jeu d'échec. De même, les musiciens professionnels utilisent beaucoup moins d'oxygène et de glucose pour jouer de la musique que les musiciens débutants. Plus vous maîtrisez une activité, plus vous basculez dans le système 1.

Le système 1 est très rapide et très fort. Il s'apparente à l'intuition. Il est capable d'aller beaucoup plus loin que le système 2 dans de multiples domaines. Il est impossible à reproduire en intelligence artificielle, contrairement au système 2. Cela dit, le système 1, quand il se trompe, se trompe dans les grandes largeurs (préjugés, etc.). Le système 2, lui, est relativement efficace dans sa justesse, mais il est lent.

Est-il possible d'imaginer que les technologies de demain, comme certains jeux ou exercices mentaux, nous permettront d'accélérer un peu notre système 2 ou de retenir notre système 1 ? Des travaux sont menés sur ces sujets. Ainsi, l'armée américaine cherche à mettre au point des jumelles qui voient dans l'inconscient du soldat.

### **De la salle**

Henri-Pierre Jeudy, vous avez dit que vous avez créé une maison d'édition et que vous n'avez pas voulu passer au numérique. Pour quelle raison ?

### **Henri-Pierre JEUDY**

Par goût de l'anachronisme du livre. Je n'ai rien contre le numérique.

### **Jean-Claude GUIBAL**

Vous êtes un affectif.

### **Henri-Pierre JEUDY**

En effet, je peux me le permettre à mon âge.

### **De la salle**

Monsieur Sussan, pouvez-vous nous parler de l'après-net dans quinze ans ?

### **Rémi SUSSAN**

Non, car je suis incapable de prédire les évolutions à un an. Je pense qu'Internet, au sens d'un réseau mondial d'échanges de données, restera encore quelques siècles, même s'il évolue dans sa forme technologique. Il me semble que le problème se déplacera de plus en plus du virtuel vers le réel. Des codes circulant sur Internet qui permettront, via des machines, de changer directement le monde réel. Trois technologies sont intéressantes de ce point de vue : l'impression 3D qui peut aboutir à la nanotechnologie, la biologie synthétique et la robotique.

# La Cité des Hommes

## Le crépuscule des classes moyennes

*Les colloques de Menton*  
*« Le crépuscule des classes moyennes »*  
*19 octobre 2013*

### SOMMAIRE

<b>Interventions</b>	<b>2</b>
<b>Table ronde</b>	<b>8</b>
<b>Echanges avec la salle</b>	<b>13</b>

### PARTICIPANTS

#### **Julien DAMON**

Professeur associé à Sciences Po Paris, Enseignant à HEC, Chroniqueur aux *Echos*

#### **Eric VERHAEGHE**

Ancien élève de l'ENA, Auteur, Fondateur de Parménide, cabinet de conseil en innovation sociale

#### **Pascal PERRINEAU**

Professeur des Universités à Sciences Po, Directeur du Centre de recherches politiques de Sciences Po (CEVIPOF)

## Interventions

*Jean-Claude GUIBAL, Député-Maire de Menton, présente le thème du colloque et les intervenants.*

### **Jean-Claude GUIBAL**

Aujourd'hui, les classes moyennes sont des moteurs de la société. Elles assument la construction et le financement des services publics ainsi que la solidarité nationale et constituent 80 % de la population française. Elles sont particulièrement maltraitées par la mondialisation. L'ascenseur social ne fonctionne plus et il existe une réelle nostalgie des années 1930, marquées par de réelles perspectives d'avenir.

### **Julien DAMON**

**Professeur associé à Sciences Po Paris, Enseignant à HEC, Chroniqueur aux *Echos***

Les classes moyennes ont été l'incarnation du progrès à l'époque des Trente Glorieuses, du développement de l'accession au salarial, au logement social dans les années 50, puis à la propriété. Aujourd'hui, elles éprouvent un sentiment de déclassement, avec des revenus stagnants et estiment que l'avenir de leurs enfants est en péril.

Les classes moyennes peuvent être appréhendées à travers quatre approches :

- **une approche fondée sur le niveau de vie**

Dans ce cadre, les classes moyennes peuvent par exemple être perçues comme constituant 80 % de la population, se trouvant entre les 10 % les plus aisés et les 10 % les plus démunis.

- **une approche fondée sur la profession**

Ainsi, la classe moyenne peut recouvrir les personnes qui n'occupent ni une fonction de dirigeant, ni une profession d'exécutant.

- **une approche fondée sur l'auto-identification**

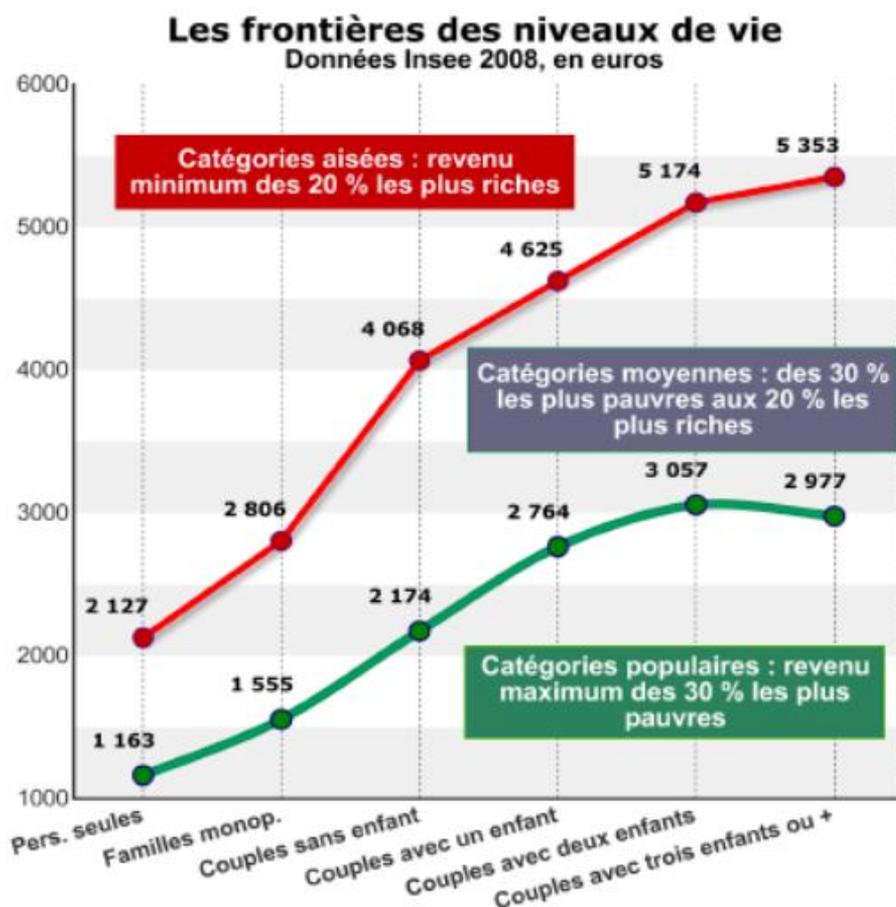
La très grande majorité de la population française estime appartenir aux classes moyennes.

- **une approche insiste sur la localisation**

La classe moyenne est de plus en plus considérée comme recouvrant les citoyens ne pouvant plus résider en centre-ville et n'habitant pas en banlieue.

Les classes moyennes peuvent par exemple être perçues comme constituant 50 % de la population, se trouvant entre les 20 % les plus aisés et les 30 % les plus démunis. Sur cette base, une personne

seule y appartient si elle perçoit de 1 200 à 2 100 euros par mois. Un couple avec deux enfants en fait partie s'il touche, chaque mois, de 3 000 à 5 200 euros.



La France est le pays d'Europe dont la plus grande proportion de la population estime appartenir à la classe moyenne.

Les individus fondant la classe moyenne ne bénéficient ni des prestations sociales qui profitent aux plus démunis, ni des réductions fiscales qui profitent aux plus pauvres ou aux plus aisés.

Les classes moyennes sont-elles réellement défavorisées ? Le graphique projeté le démontre clairement, même s'il doit être pondéré. Premièrement, nombre de personnes estimant appartenir aux classes moyennes ont bénéficié, dans leur histoire, des dépenses d'intervention sociale. Deuxièmement, certaines dépenses entretiennent la condition des classes moyennes, visant :

- le financement des salaires des fonctionnaires ;
- le financement des retraites ;
- l'accès à l'école et aux services publics.

Pour l'OCDE, les classes moyennes recouvrent les individus qui disposent de 10 à 100 dollars par jour. Elles représentent 27 % de la population mondiale, dont 50 % appartiennent aux pays

occidentaux. Compte-tenu de l'essor de certains pays émergents comme l'Inde ou la Chine, elles devraient, en 2020, représenter 42 % de la population mondiale, dont la moitié en Asie (66 % à horizon 2030, dont 66 % en Asie). En d'autres termes, un mouvement de dé-moyennisation actuel affecte les pays occidentaux.

Par le passé aux Etats-Unis et en France, l'accès à l'automobile permettait de caractériser les classes moyennes. Au sein des pays émergents, ce critère demeure d'actualité. En raison de l'enchérissement de l'essence, il devrait, à l'avenir, être de plus en plus centré sur les plus riches. L'affirmation des classes moyennes au sein des pays émergents n'est pas déconnectée de la dé-moyennisation qui affecte les pays riches.

Pour conclure, sommes-nous face au crépuscule ou face à l'aube des classes moyennes ? En 1882, Nietzsche avait indiqué : « *Dieu est mort* ». La mort des classes moyennes est annoncée depuis longtemps. Pourtant, elles n'en finissent pas de renaître. Aussi ne peuvent-elles pas seulement être l'objet d'un discours de déclin ?

### **Eric VERHAEGHE**

**Ancien élève de l'ENA, Auteur, Fondateur de Parménide, cabinet de conseil en innovation sociale**

Comme mon patronyme l'indique, je viens des contrées du Nord, où une société cohérente doit « cacher les écarts par rapport à la norme ». A mon sens, la question n'est pas tant de définir, statistiquement, ce qu'est la classe moyenne, que de comprendre pourquoi elle est aussi importante en France et pourquoi les Français estiment, dans leur grande majorité, y appartenir.

Léon Gambetta, dans un discours prononcé le 26 septembre 1872, disait : « *J'annonce la venue et la présence, dans la politique, d'une couche sociale nouvelle* ». Cette dernière renvoyait à la classe moyenne. Entre 1870, date de l'implosion du Second Empire et 1875, date de la reconnaissance officielle du passage de la France dans un régime républicain, un grand débat national s'est tenu, pour savoir si la France devait revenir à la monarchie ou à l'Empire ou devenir une République.

Alors que l'opinion publique était majoritairement hostile à la République, celle-ci a prévalu. En effet, les Républicains avaient alors indiqué qu'ils allaient permettre l'essor des classes moyennes, à travers l'égalité des chances.

La notion de classe moyenne, ainsi, est une promesse. Notre régime porte-t-il encore cette idée de l'égalité des chances, fondée sur le travail ? Lorsque j'étais président de l'APEC, l'entourage de Laurence Parisot plaidait souvent pour la suppression du statut de cadre, ce à quoi j'étais opposé. En effet, c'est la possibilité de s'élever au-dessus de sa condition qui a fondé notre République.

En 2008, le CREDOC a publié un document de référence, qui découpe la population en quatre catégories, à savoir :

- les pauvres, qui perçoivent moins de 800 euros par mois ;
- les citoyens modestes, qui gagnent de 800 à 1 100 euros par mois ;
- les classes moyennes inférieures et supérieures ;
- les classes les plus aisées.

Les classes moyennes étant le symbole de la promesse républicaine, je considère qu'elles renvoient aux personnes qui s'acquittent de l'impôt sur le revenu. En France, 34 millions de personnes sont assujetties à ce dernier : seules 17 millions d'entre elles s'en acquittent.

Ainsi, la souffrance des classes moyennes, qui existe depuis plus de dix ans en France, est celle des assujettis à l'impôt, lesquels financent la dette.

Entre 1996 et 2011, les Français ayant les revenus les plus élevés ont vu leur niveau de vie progresser de 27 %. Dans cette période, les Français les plus démunis ont également connu une augmentation de leur niveau de vie. En réalité, les classes moyennes supérieures sont celles qui ont connu la plus importante baisse de leur niveau de vie.

Depuis les grandes grèves de 1995, qui ont bloqué la réforme de la Sécurité Sociale, les classes moyennes financent toutes les augmentations de dépenses incontrôlées, au détriment de leur niveau de vie.

Entre 2002 et 2010, le taux de diplômés de l'enseignement supérieur issus des classes moyennes s'est réduit. C'est là que réside la souffrance des classes moyennes aujourd'hui : peu à peu, elles ont de moins en moins accès aux acquis conquis après 1945. Elles peinent à accéder à des droits ou à des « privilèges » qui fondaient la promesse républicaine.

La France affiche une dette publique qui n'a de cesse de progresser, représentant aujourd'hui 95 % de son PIB, soit 1 900 milliards d'euros. Le FMI, par la voix de Christine Lagarde, a indiqué qu'il faudrait, pour régler la question de la dette publique des pays de l'OCDE, prélever 10 % de l'épargne mondiale. Sur cette base, les détenteurs de contrats d'assurance-vie verraient leur capital obéré de 10 %.

Cette idée prospère au sein d'un certain nombre de milieux. La société française se trouve aujourd'hui confrontée à un dilemme : réduire la dette publique par une baisse des dépenses ou par un prélèvement de l'épargne. Dans ce second cas, la contribution des classes moyennes serait largement supérieure à ce qu'elles reçoivent, ce qui marquerait une rupture de la promesse républicaine.

Le financement de la non-réforme, si tel devait être le cas, pèserait sur des classes moyennes, dont le niveau de vie ne ferait que se dégrader davantage.

**Pascal PERRINEAU**

**Professeur des universités à Sciences Po, Directeur du Centre de recherches politiques de Sciences Po (CEVIPOF)**

Le programme des Colloques fait apparaître la très belle sculpture de François Rude appelée la Marseillaise. Elle associe donc la question de la classe moyenne à la République.

Les classes moyennes ont été au cœur de la promesse républicaine et même au cœur de la Révolution Française. Dans *Le Monde* récemment, Francis Fukuyama rappelait que les classes moyennes étaient toujours à l'origine des révolutions, citant la Révolution Française ou les révolutions frappant le monde arabe aujourd'hui.

La France, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, a cherché sa voie, à l'heure de définir son régime. En 1874 à Auxerre, Léon Gambetta indiquait que les classes moyennes allaient « faire » la démocratie. Ces dernières ont donc été au cœur de la refondation de la République de 1875.

La crise économique de 1929 avait ébranlé la démocratie, tant en France qu'ailleurs. Ce sont les couches moyennes en crise qui avaient alors été au centre de la dérive autoritaire et fasciste de certains pays. Certains observateurs, revenant sur la montée des modèles autoritaires ayant frappé la vieille Europe, l'ont clairement signalé.

Après la Seconde Guerre mondiale, les classes moyennes ont été au cœur de la reconstruction républicaine. Elles furent l'un des vecteurs forts du Gaullisme. Au sein d'autres couches sociales, le consensus derrière la V<sup>e</sup> République était beaucoup moins marqué.

Dans les années 1970, la France, alors radieuse, avait été marquée par un grand débat sur la place des couches moyennes salariées, en plein essor. A cette époque, le Président de la République, Valérie Giscard d'Estaing, avait publié *Démocratie Française*. Il y indiquait que l'avenir politique appartiendrait à ceux qui seraient capables d'être « l'exutoire du groupe central », à savoir les classes moyennes. Il avait alors inventé l'UDF (Union pour la Démocratie Française). Au début des années 1970 néanmoins, les couches moyennes salariées sont progressivement « passées » à gauche, se tournant vers le Parti Socialiste de François Mitterrand.

Aujourd'hui encore, il reste, en France, des séquelles des années 1970 et 1980. Ainsi, lors des dernières élections présidentielles, François Hollande a réalisé, chez les classes intermédiaires, des scores très importants.

La crise économique et financière, depuis lors, a produit ses effets, marquant une évolution de la posture des couches moyennes salariées. Comme les enquêtes le démontrent, ces dernières vont mal. Alors qu'elles étaient au cœur de l'ascenseur social républicain, elles se sentent menacées de déclassement et ressentent, pour leurs enfants, de profondes angoisses.

Les classes moyennes ont changé de posture, comme le montrent quatre indicateurs :

- Le sentiment d'appartenance aux classes moyennes est en recul depuis trois ans, au profit du sentiment d'appartenance aux catégories défavorisées. Il s'agit d'un signe d'érosion du centre de la Société.
- En 2010, 36 % des personnes sondées estimaient avoir du mal à « finir le mois » avec les revenus de leur foyer. Ce pourcentage, en 2013, s'établissait à 44 %, connaissant une progression de plus de 10 % au sein des classes moyennes.
- La capacité d'épargne a connu, au sein des classes moyennes salariées, une chute vertigineuse. Ainsi, moins d'un Français sur deux se dit désormais en capacité d'épargner à la fin du mois.
- La pression fiscale est vécue, par les couches moyennes salariées, comme insupportable. Elles ne veulent plus assurer le rôle de pivot de la redistribution qu'elles jouaient dans l'état providence français.

Pour l'heure, les classes moyennes éprouvent une colère « sourde », qui pourrait, comme dans les années 1930, exploser. Du fait des évolutions exposées précédemment, elles formulent aujourd'hui de très fortes interrogations, au plan politique notamment. Intéressées par la politique, elles sont déçues par le système politique. Plus que d'autres, elles ont une propension à se tourner vers des forces politiques alternatives. Ainsi, François Bayrou continue à enregistrer de très bonnes performances chez les forces intermédiaires : en 2007, il réunissait 25 % de leurs suffrages (15 % encore en 2012).

Contrairement aux années 1930 pour l'instant, aucune dérive extrémiste ne semble poindre. Le premier sondage relatif aux intentions de vote dans le cadre des prochaines élections européennes avait positionné les listes du Front National en tête, devant celles de l'UMP et du Parti Socialiste. Les listes du Front National, à 24 % en France, ne sont ainsi plébiscitées que par 14 % des votants issus des professions intermédiaires. Ces dernières leur préfèrent les listes centristes.

De fait, la France est aujourd'hui face à une colère qui cherche sa voie, notamment politique. Enfin, le crépuscule des classes moyennes n'est pas encore venu, puisqu'elles demeurent le point central de la République Française.

## **Table ronde**

### **Julien DAMON**

Pour l'anecdote, Aristote a été le premier à se soucier des classes moyennes, disant qu'une société ne pouvait fonctionner qu'à condition de ne compter ni trop de riches, ni trop de pauvres.

Je ne partage pas la proposition d'Eric Verhaeghe, qui considère que les personnes s'acquittant de l'impôt sur le revenu constituent la classe moyenne. En effet, 50 % de l'impôt sur le revenu est aujourd'hui payé par les 10 % de Français les plus riches.

A court terme à mon sens, la dette de la France pourrait représenter 100 % de son PIB. Elle se tournerait alors vers le FMI ou l'Allemagne pour souscrire un prêt, lequel ne saurait être obtenu qu'à condition de mettre en œuvre de nombreuses réformes. Aujourd'hui, les classes moyennes sont protégées par la dépense publique (pensions de retraite, écoles, etc.). Si leur situation n'est pas du tout crépusculaire aujourd'hui, la probabilité qu'elle le devienne est assez élevée.

### **Eric VERHAEGHE**

La France pourrait tout à fait se passer de l'impôt sur le revenu. En effet, il rapporte très peu et fabrique une dépense publique considérable. La France, ainsi, est le pays qui dépense le plus pour lever des impôts. En pratique, le Ministère des Finances n'arrête pas de faire progresser les salaires de ses équipes.

La productivité moyenne des fonctionnaires est, en France, un véritable sujet. Je le dis d'autant plus aisément que je suis, moi-même, fonctionnaire.

L'impôt sur le revenu est symbolique et relève d'un choix politique. Il légitime le droit de ceux qui s'acquittent à intervenir sur le champ public. En réalité, les contribuables les plus élevés sont ceux qui y contribuent le plus en valeur : individuellement toutefois, ils sont moins prélevés que les autres, car ils disposent de revenus autres que ceux inhérents à leur travail.

Récemment, des citoyens qui n'étaient jusqu'à présent pas soumis à l'impôt sur le revenu le sont devenus. Quel message donner aux personnes qui s'en acquittent ? Quels droits leur donner en contrepartie ? Ces questions sont centrales.

Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui constatent que la qualité du service public n'a pas, contrairement à leurs impôts, progressé, ce qui est à l'origine d'une certaine grogne. Si les Français pouvaient mesurer les avantages des efforts qu'ils fournissent en la matière, ils accepteraient mieux l'impôt.

Il y a 20 ans, les formalités administratives étaient beaucoup plus légères qu'aujourd'hui. Depuis lors, nombre de procédures inutiles financées par l'impôt ont été déployées. En tant que petit entrepreneur, je pourrais, si je n'y prenais pas garde, consacrer 30 heures chaque semaine à satisfaire à des formalités administratives.

**Pascal PERRINEAU**

Comment définir les classes moyennes ? Julien Damon a cité, dans ce cadre, une approche territoriale. A la lecture de nombreux ouvrages et de nombreuses études, j'ai le sentiment qu'un mouvement lourd est à l'œuvre au sein de la société française.

Par le passé, les couches moyennes s'épanouissaient au cœur des grandes agglomérations urbaines. Leurs composantes les plus en difficulté quittent désormais ces dernières, pour s'installer en deuxième ou en troisième couronne, aux confins du monde rural et du monde urbain. Les métropoles urbaines accueillent désormais les plus aisés, les classes moyennes supérieures et les classes sociales les plus en difficulté, et notamment celles issues de l'immigration. Aujourd'hui ainsi, les bobos s'installent de plus en plus en Seine-Saint-Denis, à Montreuil.

Dans cette France de plus en plus invisible, qui est celle des communes à cheval entre monde rural et monde urbain, cohabitent les catégories en difficulté (ouvriers et employés) et les couches moyennes en difficulté. Ces dernières éprouvent un sentiment de relégation et d'oubli, qui pourrait finir par exploser et avoir des conséquences redoutables.

Cette fracture territoriale, inédite, n'est constatée que depuis trois ou quatre ans. A travers les mouvements pendulaires afférents, elle est à l'origine de l'enjeu politique qu'est devenu, par exemple, le coût du gasoil.

**Jean-Claude GUIBAL**

La République peut-elle survivre à la paupérisation des classes moyennes ? En effet, vous avez cité Léon Gambetta, qui considérait qu'elles en constituaient le socle.

**Eric VERHAEGHE**

A titre personnel et pour faire un peu de provocation, je souhaite la disparition de la République telle qu'elle existe aujourd'hui. La démocratie représentative est, à mon sens, morte. Au cours des 30 dernières années, le niveau moyen d'éducation des Français n'a eu de cesse de progresser. Les citoyens ont désormais accès à Internet et peuvent suivre, en direct, les débats de l'Assemblée Nationale.

Au regard de ces éléments, il est vain de penser pouvoir les gouverner de la même manière qu'en 1870. Nombreux sont ceux qui peuvent, grâce à Internet, trouver des informations sur de nombreux sujets, pour atteindre un niveau de compétences supérieur à celui de leurs représentants. La démocratie participative, ainsi, ne peut plus fonctionner. Il convient de la remplacer par une nouvelle forme de démocratie, plus en rapport avec la population.

De mon point de vue, la crise des classes moyennes vient d'abord du fait qu'elles considèrent que le régime ne leur permet plus de participer à la gouvernance de la société. La France ne pourra pas faire l'économie d'un changement de modèle sur ce plan, sauf à courir le risque d'un vote qui pourrait être lourd de conséquences.

Récemment, le Sénat a fait machine arrière, concernant des problématiques liées aux moyens dont les élus disposent ou au cumul des mandats : l'opinion a profondément rejeté cette position.

La fiscalité locale, qui complète les moyens des collectivités locales, date d'il y a 200 ans. Elle repose sur une géographie administrative devenue totalement obsolète. Il est primordial de la repenser. En effet, il est irréaliste de penser que les schémas de 1788 pourront survivre à la révolution numérique.

### **Pascal PERRINEAU**

Ma position est naturellement moins radicale que celle d'Eric Verhaeghe. Si un véritable processus de paupérisation s'enclenchait, la République n'y survivrait pas. La République de Weimar en constitue un exemple historique. Fragile, elle n'a pas su résister à l'inflation galopante et un mouvement massif de paupérisation.

A mon sens, il n'est pas possible de se passer de la démocratie participative, sauf à résider au sein de certains cantons suisses. D'ailleurs, seuls deux demi-cantons centraux suisses pratiquent encore la démocratie directe. Cette dernière, en réalité, est la démocratie des minorités, étant « manipulée » par les plus activistes d'entre elles.

La question est de faire vivre autrement la démocratie participative. Quelles sont les alternatives ? Citons la démocratie directe ou semi-directe. Il est possible de multiplier les référendums ; à travers ces derniers néanmoins, les citoyens ne répondent pas tant à la question qui leur est posée qu'ils réagissent au contexte.

Les conférences de consensus peuvent présenter un certain intérêt. Elles emportent le tirage au sort de citoyens, qui confrontent leurs idées à celles d'experts. Les pays d'Europe du Nord ont, à travers ce mécanisme, exploré de nouvelles formes de démocratie qui peuvent être intéressantes.

La e-démocratie, selon les analyses disponibles, peut recouvrir le pire comme le meilleur. Elle ne saurait remplacer la démocratie actuelle. En effet, les citoyens les plus compétents et disposant du plus haut niveau d'étude ont-ils envie de donner leur avis sur tout ? Je ne le crois pas. Nombreux sont ceux qui entendent demeurer passifs et pratiquer la délégation, à celles et ceux qu'ils estiment être les meilleurs.

Condorcet estimait que le degré d'éducation était un pivot central et qu'il favoriserait la prise de parole des citoyens. Je n'en suis pas persuadé. A titre personnel, bien qu'éduqué, je ne souhaite pas m'exprimer sur tout.

La démocratie a besoin, de temps à autre, de passivité. La délégation constitue, à mon sens, un élément intangible, même si elle doit être renouvelée. Certains mythes ressurgissent épisodiquement, à savoir celui du gouvernement des experts, suscitant parfois des tentations poujadistes. Les universités sont gérées par des professeurs d'universités, ce qui constitue un facteur d'inefficacité majeur.

Le mythe du gouvernement direct émerge également. En Suisse, le taux de participation afférent est limité à 15 %, les questions posées n'intéressant souvent pas la population. De fait, le gouvernement direct est la démocratie des minorités, l'expression étant confisquée par les mêmes personnes.

**Julien DAMON**

Premièrement, entre 1996 et 2011, les classes moyennes ne se sont pas paupérisées, elles ont connu une progression de leur niveau de vie, même si cette progression était moindre en comparaison des autres classes sociales. Deuxièmement, aux Etats-Unis, les classes moyennes se sont paupérisées au cours des dix dernières années, sans que cela suscite de tentative révolutionnaire. Troisièmement, Marx annonçait le déclin inéluctable des classes moyennes, avalées par le prolétariat. En la matière, rien n'est inéluctable. En revanche, le départ des riches ou des jeunes les plus talentueux constitue un problème important.

**Jean-Claude GUIBAL**

La semaine dernière, à l'occasion d'une discussion avec le Député-Maire d'Epinal, ce dernier m'indiquait avoir assisté, dans sa commune, à un mariage de polytechniciens. Aucun des quinze camarades de promotion du marié présents ne travaillait en France.

Les classes moyennes estiment manquer de reconnaissance. Elles souffrent des prélèvements qu'elles doivent supporter pour soutenir d'autres personnes ou engager des dépenses qu'elles ne trouvent pas judicieuses.

Adolescent au quartier Latin en 1968, j'avais assisté à des assemblées générales organisées au théâtre de l'Odéon. Trois ou quatre personnes prenaient la parole et manipulaient les présents : c'est cela, la démocratie directe.

Par ailleurs, la réforme des cantons fait que certains d'entre eux ne seront absolument plus représentés, la base électorale ayant été portée de 1 500 / 2 000 à 40 000. Compte-tenu de ce que notre époque a d'angoissant pourtant, les citoyens ont besoin de dialogue direct et local. Depuis des années, le pouvoir, en France, n'est pas tant politique que public. Ainsi, le Parlement n'a qu'une contribution marginale à l'élaboration des lois, n'ayant plus de valeur ajoutée significative. En réalité, ce sont les administrations centrales qui détiennent désormais le pouvoir.

Aujourd'hui, les textes qui sont votés sont produits par des administrations centrales, le reste n'étant que cosmétique. En d'autres termes, les citoyens font confiance à des personnes qui n'ont aucun réel pouvoir. C'est cela, qu'il faut réformer. Il est totalement démagogique d'imaginer demander à chaque instant aux citoyens leur avis sur tout.

**Julien DAMON**

Je ne défends pas la démocratie directe, que je n'ai pas évoquée. Un régime fondé sur de multiples assemblées s'apparenterait à la dictature d'un certain nombre de meneurs, qui ne sont pas des démocrates.

Aujourd'hui, les responsabilités sont totalement diluées. En réalité, le problème de fonds de la France, c'est que plus personne ne décide de rien.

**Jean-Claude GUIBAL**

Il faut désigner des responsables en mesure de prendre des décisions et qui peuvent être sanctionnés.

**Julien DAMON**

Je vous rejoins sur ce point. Il convient d'inventer un nouveau système, s'appuyant sur des décideurs responsables et évalués en fonction de leurs décisions. C'est aux antipodes de ce que nous connaissons aujourd'hui.

## Echanges avec la salle

### **De la salle**

Schématiquement, Eric Verhaeghe a lié le déclin de la classe moyenne à la dette. Il a indiqué que la France devait, en conséquence, réduire ses dépenses ou faire progresser la pression fiscale. A l'instar des économistes « indignés », comme Frédéric Lordon par exemple, ne faut-il pas remettre la dette en question ? Depuis 1973 ou 1974, l'Etat, au lieu d'emprunter à la Banque Centrale, se tourne vers les marchés financiers. En cela, il consent à ce que les classes moyennes remboursent une dette qui ne profite qu'aux banquiers et aux marchés.

Pascal Perrineau a estimé que la situation actuelle pouvait faire le lit du fascisme, considérant que les élections européennes pourraient être l'exutoire d'une colère qui cherche à s'exprimer. Nos gouvernants ont déjà prévu qu'elle pourrait se révéler dangereuse pour les nantis et leurs acquis, transférant leurs responsabilités à des mécanismes qui échappent au peuple (règles européennes de concordance). De fait, cela empêche l'accession au pouvoir d'une alternance attachée à un principe de rupture. Comment lever cette difficulté ?

### **Eric VERHAEGHE**

La dette de la France s'élève à 1 900 milliards d'euros, ce qui équivaut à peu près à un an de richesse nationale. Il n'est pas nécessaire de la combler intégralement : il faudrait la réduire de 500 à 600 milliards d'euros pour qu'elle reprenne des proportions raisonnables.

Comment rembourser la dette ? Comment éviter de la faire progresser ? Frédéric Lordon ne répond qu'à la première de ces deux interrogations. S'il était décidé de ne pas rembourser la dette cette année, le budget de l'Etat demeurerait en déficit. Il créerait donc de la dette.

En d'autres termes, la France n'aura d'autre choix que de revenir à ce que les Allemands appellent « l'excédent primaire du budget de l'Etat ». Elle devra, ainsi, avoir un budget équilibré, alors qu'il est déficitaire de 20 milliards d'euros chaque année. A mon sens, elle peut le faire, en fixant par exemple aux directeurs des administrations centrales publiques des objectifs à atteindre et en les menaçant, à défaut de réussite, de licenciement. En 18 mois ou deux ans, cette levée d'impunité des hauts fonctionnaires permettrait, à mon sens, de régler le problème de la dette.

Comment épurer le stock de la dette ? A titre personnel, je plaide pour que l'Etat ne dépense pas plus qu'il ne gagne et pour que les prélèvements publics n'excèdent pas 50 % du PIB. Cela générerait une inflation de 5 % et permettrait, en six ou sept ans, de rétablir les finances publiques. La Banque Centrale Européenne, toutefois, y est opposée. L'enjeu est donc d'expliquer à l'Allemagne que les statuts de cette dernière doivent évoluer, pour qu'elle autorise une inflation temporaire. A défaut, la France devra se retirer de l'Europe. Actuellement en effet, elle enrichit les épargnants allemands, sur le dos des classes moyennes françaises.

### **Pascal PERRINEAU**

Il existe deux manières de protester, à savoir :

L'abstention, partout en Europe, ne cesse de progresser. Elle n'est pas à analyser comme simplement de l'indifférence, étant également le signe d'une colère.

En Europe, les forces nationalistes et populistes sont celles qui parviennent le mieux à capter la colère des habitants, comme le démontre ce qui s'est passé en Autriche ou aux Pays-Bas.

Les élections intermédiaires constituent, pour la classe politique nationale, un exutoire, puisqu'elles ne remettent pas en cause leur pouvoir local.

Paradoxalement, plus le Parlement Européen a de pouvoirs, moins les Européens participent aux élections afférentes.

La situation n'est pas figée. La culture du changement n'est pas une caractéristique française. Le changement, en France, se fait systématiquement dans la douleur. A l'inverse, des pays comme l'Angleterre, l'Allemagne ou la Suède ont une réelle culture du consensus.

La France doit sortir de sa logique qui consiste à dire que rien ne changera jamais. Les citoyens, à travers leurs bulletins de vote, peuvent participer à des inflexions dans la politique européenne.

### **Julien DAMON**

A titre d'illustration, la dette représente aujourd'hui 600 % du budget de l'Etat. L'inflation, la guerre ou le remboursement de la dette constituent les seules voies possibles. Pour réduire la dette, il est indispensable de réduire les dépenses. La question est de savoir quelle sera la première catégorie de la population qui sera impactée par cette démarche.

### **De la salle**

Pascal Perrineau, vous avez cité un homme politique illustre, qui avait compris que les classes moyennes pouvaient être absorbées par un parti. Aujourd'hui, une femme politique que je ne citerai pas a fait, contrairement à son père, des classes moyennes sa cible. Elle a pris la mesure du sentiment de déclassement de ces dernières. Ce dernier, ainsi, ne fait-il pas le lit des partis extrémistes, et notamment du Front National ?

Jean-Claude Guibal, vous avez indiqué que la démocratie était, en quelque sorte, un mensonge. Devons-nous en déduire que vous renoncez à vos mandats ? Bien évidemment, je vous taquine.

Enfin, je vous rappelle que Jacques Attali ou Anne Lauvergeon n'ont jamais été membres du Parti Socialiste, alors qu'ils étaient des conseillers politiques de François Mitterrand. La démocratie est un régime politique parmi d'autres : comme tous les régimes, elle s'accompagne de rapports de force.

### **Jean-Claude GUIBAL**

Je n'ai pas dit que la démocratie était un mensonge. J'ai simplement indiqué que c'est son fonctionnement actuel qui devait être remis en cause. Sur le plan formel, les décisions prises au niveau national le sont depuis l'Elysée. En réalité, les décisions appliquées sont élaborées par les administrations centrales. Le reste n'est qu'accompagnement ou « enrobage ». Enfin, plus personne n'est aujourd'hui identifié comme à l'origine d'une décision, ce qui dilue toute responsabilité.

**Pascal PERRINEAU**

Dans quelle mesure Marine Le Pen peut-elle profiter de la fragilisation des couches moyennes ? Comme son père, elle peut bénéficier de toutes les fragilités de la société française. Depuis son apparition dans les années 80, le Front National a toujours été un symptôme des difficultés nationales. Jean-Marie Le Pen, d'ailleurs, était au second tour des élections présidentielles de 2002 et sa fille, lors de celles de 2012, a réalisé un score estimable.

De quoi cette dynamique se nourrit-elle ? Elle se nourrit des difficultés sociales et économiques, mais également des interrogations des Français sur eux-mêmes, sur leur pays, sur leur identité et sur leur territoire.

Bien avant la crise, le processus de modernisation sociale et économique lié au mouvement de globalisation enclenché en France a fait des gagnants et des perdants. Ces derniers, dans de nombreux pays, ont tendance à se tourner vers des forces politiques comme le Front National en France, le Parti de la Liberté aux Pays-Bas ou le FPE en Autriche. Marine Le Pen ne réalise pas ses meilleurs scores auprès des classes moyennes, mais dans la catégorie des ouvriers. Ainsi, 44 % des ouvriers français qui s'appêtent à voter pour les Européennes déclarent avoir l'intention de voter pour elle. Elle a su adapter son discours à cette base, en formant des propositions qui auraient pu figurer dans le programme de Jean-Luc Mélenchon.

Marine Le Pen a su s'entourer d'hommes de gauche. A titre d'exemple, Florian Philippot en est issu. Elle a débuté sa carrière dans la banlieue chic de Paris, avant d'aller dans le Pas-de-Calais. Les classes moyennes, pour leur part, sont hésitantes, se caractérisant par une expression plurielle. 14 % des citoyens exerçant une profession intermédiaire, ainsi, déclarent avoir l'intention de voter pour le Front National, alors que ce dernier réalise, au plan national, un score de 24 %.

Par ailleurs, des logiques culturelles sont également à l'œuvre. Pourquoi les Français seraient-ils, plus que d'autres, dans un état d'insécurité culturelle ? Parce que la France, pendant des siècles, s'est vécue comme un modèle et comme universaliste. La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen a ainsi vocation à s'appliquer à tous les citoyens du monde.

Il y a, dans le monde, deux universalismes, à savoir la France et les Etats-Unis, qui disposent d'une Déclaration des Droits de l'Homme. C'est la raison pour laquelle les relations franco-américaines sont difficiles. L'anti-américanisme, ainsi, est très présent au sein des différents partis politiques français.

La France peine à composer avec le monde ouvert actuel. Quelle est, en effet, la place de son universalisme ? La France n'est plus une grande puissance, mais une puissance moyenne. Sur ce plan, elle doit faire le deuil de son passé. Certaines réactions de notre classe politique et des citoyens que nous sommes sont le reflet de cette frustration.

Raoul Girardet, qui vient de disparaître, était un éminent spécialiste français du nationalisme. Il avait commis de nombreux ouvrages, dont une très belle anthologie du nationalisme en France. Il considérait que la France abritait deux nationalismes, à savoir :

Le nationalisme d'ouverture est le concept d'une France ouverte, généreuse et montrant l'exemple au monde. Il avait d'ailleurs justifié l'entreprise coloniale, poussée par les républicains. Jean-Marie Le Pen, dans un discours prononcé à l'Assemblée Nationale en 1958, expliquait d'ailleurs que les

musulmans algériens devaient faire partie de la nation française et que l'Islam n'était absolument pas un obstacle.

- le nationalisme de fermeture et de rétraction a été inventé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quand la France entendait récupérer à tout prix l'Alsace et la Lorraine. C'est de ce nationalisme que Marine Le Pen est aujourd'hui porteuse. Il est particulièrement fort lors des périodes difficiles, durant lesquelles les Français peuvent être tentés par la nostalgie ou par une prise de conscience du monde tel qu'il est.

Ce nationalisme de l'entre nous, aujourd'hui, l'emporte sur le nationalisme d'ouverture, qui voudrait faire de la France un exemple.

Dans la perspective des prochaines élections européennes, qui prend la parole aujourd'hui ? Elle est confisquée par ceux qui dénoncent le processus de construction européenne. Les tenants de l'Europe, dans le même temps, ne s'expriment pas.

Nombre de grands européens, de droite comme de gauche, ont occupé, par le passé, le devant de la scène. Citons Valérie Giscard d'Estaing, François Mitterrand, Jacques Delors ou Simone Veil. Aujourd'hui, personne n'a pris leur relais et seuls les opposants à la construction européenne se font entendre.

### **De la salle**

Ingénieur, je n'ai travaillé en France que durant quatre années, ayant accompli le reste de ma carrière à l'étranger.

Julien Damon a projeté un graphique relatif à l'évolution des classes moyennes dans le temps. Hans Rosling, sociologue suédois, a élaboré un document PowerPoint dynamique qui présente l'évolution, au cours des deux derniers siècles, des pays présents au sein de l'ONU. Son travail permet de constater qu'il n'y a eu, au fil du temps, aucune baisse de pouvoir d'achat. Depuis la fin de la guerre, le pouvoir d'achat des Français a été multiplié par dix. Dans le même temps, le temps de travail était divisé par deux. Tous les pays considérés ont vu le nombre d'enfants par foyer passer de huit à deux. Le revenu quotidien est passé de 1 à 10 dollars par jour au sein de nombre de pays.

Connaissez-vous Hans Rosling ?

### **Julien DAMON**

Oui. Son travail, excellent, peut être consulté sur le site [GAPMINDER](http://GAPMINDER).

### **De la salle**

Oui. Par ailleurs, je souscris pleinement à l'analyse d'Eric Verhaeghe, qui estime que le principal problème de la France est celui de la gouvernance. 75 % des 200 pays qui composent l'ONU ne constituent pas des démocraties : ils ont également des classes moyennes. Pourquoi lier le bonheur de la classe moyenne à l'idéal démocratique ? Il s'agit, à mon sens, d'une erreur. D'ailleurs, les classes moyennes vietnamiennes sont très heureuses. La Déclaration des Droits de l'Homme a

d'abord été rédigée aux Etats-Unis. Thomas Pain, qui a failli être guillotiné en France, a contribué à l'écriture de notre Déclaration de l'Homme.

Pendant la Convention, Condorcet avait proposé un système éducatif français. Bonaparte, en prenant le pouvoir, s'était appuyé sur ce travail, donnant naissance, en une nuit, au lycée français.

### **Eric VERHAEGHE**

Je n'ai pas dit que les classes moyennes avaient besoin de la République pour être heureuses, mais que la démocratie avait construit son bonheur sur les classes moyennes. En France, elles ont, fortes de la promesse qui leur avait été faite, porté l'idéal républicain. Bien évidemment, des classes moyennes auraient également vu le jour sans République.

Je suis originaire du département de l'Ourthe sous Bonaparte, qui constitue aujourd'hui la Belgique, créée par les Allemands et les Anglais pour affaiblir la France. La démocratie républicaine est préférable à la monarchie.

La France n'est pas une puissance moyenne. Elle ne l'est que dans les esprits qui ne sont pas imprégnés de sa grandeur. Les Français de l'étranger, d'ailleurs, se disent qu'il y a, en France, des choses qu'il est indispensable de préserver. Pour l'assumer, il nous faudrait des hommes politiques ayant autrement plus d'envergure que ceux qui nous gouvernent.

### **Pascal PERRINEAU**

Des régimes très autoritaires ont développé des classes moyennes. Je veux bien croire que les classes moyennes vietnamiennes sont heureuses. Selon les enquêtes disponibles, les citoyens sont un peu plus heureux sous des régimes démocratiques que sous des régimes autoritaires.

Les couches moyennes sont exigeantes. A partir d'un certain niveau de développement, elles deviennent un vecteur de démocratie. Ainsi, les régimes autoritaires qui en ont permis le développement pourraient, à terme, disparaître. L'Espagne du général Franco et le Chili du général Pinochet ont connu une grande période de développement économique, permettant l'essor des classes moyennes. Ces derniers, au bout d'un certain temps, ont demandé l'adoption d'une démocratie. La Chine, un jour ou l'autre, devrait connaître ce type de mouvement.

En d'autres termes, les classes moyennes ne vivent pas que de pain. Elles vivent également de roses, parmi lesquelles la démocratie.

### **De la salle**

La taxation des classes moyennes a été décrite comme une sorte de processus obligatoire. Certains magazines sérieux, comme *Alternatives économiques*, soulignent que le capital est aujourd'hui très peu taxé. En France, l'évasion fiscale représente 60 milliards d'euros chaque année. Dans une démocratie représentative qui fonctionne, la taxation pourrait ne pas s'appliquer aux classes moyennes mais au capital.

**Julien DAMON**

L'éradication de la corruption au sein des pays africains permettrait de proposer à l'intégralité des Africains une couverture sociale comparable à celle dont bénéficient les Français, selon le rapport d'une Commission œuvrant pour le FMI et le BIT.

*Alternatives économiques* est un magazine de qualité. Néanmoins, je ne souscris pas à l'idée selon laquelle le capital ne serait pas assez taxé aujourd'hui. En effet, ce dernier doit s'analyser à l'échelle mondiale, au regard de sa volatilité. Il est, en France, très fortement taxé, compte tenu des équilibres actuels du monde. A titre d'exemple, les dividendes, aujourd'hui, sont taxés au même niveau que les revenus du travail. Si la taxation sur le capital progressait encore, le nombre de riches quittant la France progresserait. Or ces derniers ne sont pas tous des voyous et le capital permet de faire fonctionner le monde dans lequel nous vivons.

Enfin, les multinationales constituent un outil formidable, à condition, bien évidemment, qu'elles respectent le droit du travail. Celles qui sont d'origine française sont particulièrement vertueuses. Comme le précisait un article paru dans *le Monde* hier, la construction des stades, au Qatar, s'effectue dans des conditions innommables. Le groupe Vinci est l'un des seuls tenants de ce marché qui offre aux salariés des espaces de vie de qualité.

**Eric VERHAEGHE**

La taxation du capital est un véritable sujet. Prenons l'exemple d'une petite entreprise qui réalise 100 000 euros de bénéfice et dont le fondateur se « paie en dividendes ». Cette structure doit s'acquitter de 15 000 euros au titre de l'impôt sur les sociétés et de 37 000 euros au titre de la taxation du capital. En d'autres termes, un entrepreneur qui dégage 100 000 euros de bénéfice est aujourd'hui taxé à plus de 50 %, ce qui me semble déjà prohibitif.

Se pose la question des allers et retours spéculatifs : pour lutter contre ce type de phénomène, il serait utile de déployer une fiscalité encourageant la « durée longue ».

Enfin, nombre de multinationales échappent à l'impôt par la voie de l'optimisation fiscale. Les pays industrialisés n'ont pas encore trouvé les moyens techniques qui leur permettraient de contrecarrer cela.

**De la salle**

A été évoquée une contestation des classes moyennes en plein essor. Disposez-vous, sur ce plan, de grandes tendances ?

**Pascal PERRINEAU**

Des enquêtes d'opinion sont régulièrement menées auprès des classes moyennes. Récemment, des enquêtes ont été engagées, afin d'en prévoir le comportement politique, en vue des prochaines élections municipales et européennes. Quelles leçons tirer des élections locales organisées depuis l'arrivée de la gauche au pouvoir et de la chute de popularité que cette dernière connaît depuis mai 2012 ?

Les couches moyennes ont été l'une des clés de la victoire électorale de François Hollande. Ainsi, ce dernier a enregistré, au 2<sup>e</sup> tour, un score chez les professions intermédiaires bien supérieur à ce qu'il a été au plan national.

Depuis l'été 2012 toutefois, François Hollande et la majorité connaissent une chute de popularité vertigineuse. François Hollande a atteint un niveau d'impopularité inédit, à une vitesse très rapide. Il pourrait même passer sous les 20 % de popularité. Pour l'heure, c'est au sein des populations ouvriers / employés que le « dévissage » précité est le plus important. Les cadres supérieurs et les personnes exerçant des professions intellectuelles sont beaucoup plus modérés sur ce point. Pour des raisons diverses et variées, les « bourgeois bohèmes » sont moins critiques à l'encontre de la majorité que les autres.

Les couches moyennes se situent dans une forme d'entre-deux, n'étant pas encore « à l'avant-garde de la sanction ». Toutefois, l'accroissement des difficultés pourrait la faire basculer vers le mécontentement le plus total, ce qui serait terrible pour la majorité de gauche. En pratique, le Front National pourrait aider le Parti Socialiste, en maintenant des candidats au second tour. En effet, il suffit d'atteindre un score de 10 % pour cela. De ce fait, la Gauche pourrait conserver des villes en n'ayant recueilli que 35 ou 36 % des suffrages. L'espace politique, désormais, est tripolaire : le Front National, qui ne compte aucun allié, ne parvient pas à prendre le pouvoir. Il a cependant le pouvoir d'empêcher quelqu'un d'être élu.

Toulouse est l'une des grandes villes de France dont la municipalité pourrait repasser à droite, à condition que la liste du Front National ne dépasse pas les 10 %. Si elle enregistre un score de 10,5 % et se maintient au second tour, la ville restera à gauche.

Pour l'heure, les classes moyennes hésitent entre plusieurs voies, à savoir le vote pour l'opposition traditionnelle, le vote pour le Front National, qui ne semble aujourd'hui pas avoir leur préférence, l'abstention ou le vote à gauche.

### **De la salle**

Vous avez évoqué le mythe du citoyen actif. Le traité de Maastricht a été, en son temps, adopté à une très faible majorité. En 2005 de surcroît, les citoyens français s'étaient prononcés contre la constitution européenne. L'Euro a porté un rude coup au pouvoir d'achat des ménages français. Le « non » à l'Europe, en France et aux Pays-Bas, a été nié par le monde politique.

Par ailleurs, la réglementation appliquée en France est, à 70 %, décidée à Bruxelles. Les fonctionnaires français ne font désormais plus qu'un travail de transcription. Depuis 1981, la France est dominée par une monarchie républicaine.

Au premier tour des élections présidentielles enfin, François Hollande n'avait recueilli que 16 % des suffrages. Aussi le niveau de popularité qui est le sien aujourd'hui n'est-il, à cette aune, pas choquant.

### **Julien DAMON**

Contrairement à une idée reçue, le pouvoir d'achat mesuré n'a fait que progresser au fil du temps. En pratique, ce sont les dépenses contraintes des ménages qui ont augmenté (prix du logement, impôts, assurances et télécommunications).

**Eric VERHAEGHE**

Contrairement aux élites parisiennes, je considère que l'Union Européenne est un échec. Elle peut et doit être construite autrement. Aujourd'hui malheureusement, le dogme de la fédération européenne domine. Le Ministère des Finances, sous le patronage de Christine Lagarde et de Pierre Moscovici, a d'ailleurs lancé un séminaire dédié à la préparation de cette dernière. Or le discours fédéraliste européen est truffé d'erreurs.

L'Europe n'est pas née en 1945. Elle est vécue comme un continent par celles et ceux qui l'occupent depuis 3 000 ans. Elle ne pourra être construite efficacement sans tenir compte de l'histoire des pays qui la composent.

Les citoyens paient aujourd'hui le prix d'un certain nombre de forfaitures successives. Ils pâtissent du dogme de l'euro fort. Le projet européen doit être refondu, pour tenir compte de l'identité des différents pays associés.

**Pascal PERRINEAU**

Je ne suis pas certain que l'optique fédéraliste soit aujourd'hui dominante. Ce n'est d'ailleurs absolument pas le cas dans le monde politique français. Le traité constitutionnel de 2005 avait pour objectif de mettre en place une Europe politique, avec une constitution fédérale : les Français et les Hollandais s'y étaient opposés. Aujourd'hui, même au sein du Pôle centriste, plus personne n'appelle au fédéralisme politique.

**De la salle**

Le nombre exorbitant de fonctionnaires français n'a pas été évoqué. Il est actuellement envisagée la suppression d'un million de postes de fonctionnaires, ce qui générerait, chaque année, plus de 20 milliards d'euros d'économie. Ce sujet est-il tabou ? Pour rappel, le patronat déplore que 600 000 emplois privés ne soient pas pourvus chaque année.

**Jean-Claude GUIBAL**

La France est fille de l'Etat. Elle a été construite il y a 1 000 ans par l'Etat royal. L'Etat, historiquement, a donc toujours été perçu comme devant être protecteur.

Les différents gouvernements rencontrent d'énormes difficultés lorsqu'ils essaient d'engager des réformes structurelles de l'Etat. Jean-Pierre Raffarin plaidait pour un « Etat stratège », c'est-à-dire fixant de grandes orientations mais ne les mettant pas en œuvre.

L'introduction, dans la Constitution, de la notion de France décentralisée a totalement bouleversé l'organisation nationale. En effet, a été omise l'idée de République déconcentrée. De fait, l'Etat n'est aujourd'hui quasiment plus présent au sein des territoires.

Le statut de la fonction publique créé aujourd'hui des rigidités et des lourdeurs qui rendent toute évolution difficile. Ainsi, en titularisant un fonctionnaire, l'Etat prend un engagement qui court sur toute une vie professionnelle. A titre personnel cela étant, j'estime que la présence de l'Etat est, au sein des territoires, essentielle, y compris à travers les fonctionnaires.

Pour conclure, l'Etat doit être « allégé », mais « musclé », à travers le déploiement d'un certain nombre de réformes.

### **Pascal PERRINEAU**

Il est très difficile, pour plusieurs raisons, de mettre en œuvre une réforme de la fonction publique. Premièrement, celle-ci dispose d'une capacité de mobilisation importante, qui lui permet de bloquer des réformes. Le taux de syndicalisation y demeure significatif, alors qu'il est proche de zéro dans certains pans du secteur privé. Globalement, seuls 8 % des actifs sont syndiqués.

Deuxièmement, la fonction publique constitue la base électorale du Parti Socialiste, pour des raisons historiques qui trouvent leurs racines entre le XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Il est donc délicat, pour la majorité actuelle, d'engager une réforme de la fonction publique.

Troisièmement, des mesures de réduction des effectifs de la fonction publique avaient commencé à être mises en œuvre. Citons, à titre d'exemple, le remplacement de 50 % des fonctionnaires partant à la retraite. Ce processus n'était pas absurde, à condition de penser correctement la question du redéploiement des effectifs de la fonction publique.

Quatrièmement, quelles sont, aux yeux des décideurs et de la population, les tâches actuellement assurées par des fonctionnaires qui pourraient être confiées au secteur privé ?

Cinquièmement, il convient de penser la manière dont les fonctionnaires travaillent, ce qui pose notamment, mais pas uniquement, la question du statut.

Sixièmement enfin, ce sont les collectivités territoriales qui, au cours des dernières décennies, ont recruté le plus grand nombre de fonctionnaires.

### **Jean-Claude GUIBAL**

La réforme de l'intercommunalité devait permettre de réduire le nombre d'agents territoriaux. Dix ans après, les effectifs des communes ont progressé. Ceux des intercommunalités également. Ils sont appelés à croître encore, au gré des transferts de compétences engagés.

# Quelle Philosophie pour notre Temps ? Penser l'argent

*Les Colloques de Menton « Penser notre temps »  
26 octobre 2013*

## SOMMAIRE

<b>Interventions</b>	<b>2</b>
<b>Table ronde</b>	<b>8</b>
<b>Echanges avec la salle</b>	<b>10</b>

## PARTICIPANTS

### **François d'ORCIVAL**

Membre de l'Institut (académie des sciences morales et politiques), Journaliste, Président du comité éditorial de *Valeurs actuelles*, Chroniqueur au *Figaro Magazine*, Historien

### **Louis GOMBAUD**

Professeur de philosophie

### **Patrick WATIER**

Professeur de sociologie à l'Université de Strasbourg

## Interventions

*Jean-Claude GUIBAL, Député-Maire de Menton, présente le thème du colloque et les intervenants.*

### **François d'ORCIVAL**

**Membre de l'Institut (académie des sciences morales et politiques), Journaliste, Président du comité éditorial de *Valeurs actuelles*, Chroniqueur au *Figaro Magazine*, Historien**

Monsieur le Député-Maire, c'est à votre demande que je suis venu vous parler du mal, du mal qui rôde et qui ronge, qui salit ce qu'il touche, qui avilit l'Homme, pourrit nos sociétés, nourrit le crime et corrompt la République. Ce mal source et produit de l'orgueil, de l'avarice, de l'envie, de la colère, de la luxure, de la gourmandise et de la paresse, ces péchés que l'on dit capitaux, si bien nommés aujourd'hui.

Puisque vous citez Shakespeare dans la présentation de ce colloque, Shakespeare s'exclamant « L'or jaune, étincelant, précieux ! [...] métal maudit putain commune à toute l'humanité, toi qui mets la discorde parmi la foule des nations », permettez-moi de vous lire la pensée d'un autre dialoguiste, du XX<sup>e</sup> siècle : « Plus t'as de pognon, moins t'as de principes. L'oseille, tu sais, c'est la gangrène de l'âme. » Vous avez reconnu Michel Audiard, dans *Des pissenlits par la racine*. En deux citations, il me semble que nous avons résumé toute une philosophie.

En réalité, la fable de l'argent remonte à la plus haute antiquité, à la mythologie, à Crésus, roi de Lydie où coule la rivière Pactole, aux rois de l'Olympe et à ce dieu Ploutos qui nous lèguera la ploutocratie, le règne de l'argent. Ce dieu Ploutos, Aristophane en a fait un personnage de comédie. La légende veut en effet que Ploutos, couvert d'argent, ait demandé à Zeus de lui enseigner la sagesse, mais Zeus le rend aveugle, sans doute parce qu'il distribuait aveuglément son argent. Écoutons deux de ses comparses dans la comédie en question.

*Crémile : Et d'abord, qu'est-ce qui fait que Jupiter règne sur les autres dieux ?*

*Carion : C'est l'argent, car il en a beaucoup.*

*Crémile : Et qui lui donne cet argent ?*

*Carion : C'est Ploutos.*

*Crémile : C'est que, parmi les Hommes d'aujourd'hui, les richesses font tout. Ne dit-on pas que, si un homme sans fortune va chez les courtisanes de Corinthe, elles ne l'écoutent même pas, mais que, si c'est un riche, il n'y a point de caresses qu'elles ne lui fassent. C'est toi, Ploutos, qui est la cause que les Hommes ont inventé toutes sortes de métiers, de ruses et fourberies.*

Cela se disait donc déjà au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, dans le théâtre grec, sous Périclès, au temps de l'ancienne comédie et de la guerre du Péloponnèse. Faut-il ajouter ensuite le Dieu Mammon, le mythe du veau d'or, l'enfer des richesses ?

Jean de La Fontaine s'est inspiré de la sagesse latine et de la langue d'Esopé dans ses fables. Dois-je rappeler la morale du *Savetier et du Financier* ?

*Le sommeil quitta son logis,  
Il (le savetier) eut pour hôte les soucis,*

*Les soupçons, les alarmes vaines.  
 Tout le jour, il avait l'œil au guet ; et la nuit,  
 Si quelque chat faisait du bruit,  
 Le chat prenait l'argent : à la fin, le pauvre homme  
 S'encourut chez celui qu'il ne réveillait plus.  
 Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme  
 Et reprenez vos cent écus.*

Un siècle plus tard, éclate la Révolution, un soulèvement populaire et bourgeois contre l'aristocratie, rendu possible parce que la monarchie, surendettée, est à bout de souffle. Elle fait banqueroute et disparaît dans l'émeute. Le révolutionnaire Saint-Just proclame : « L'opulence est une infamie ». Excepté pour les monnaies, il interdit l'or et l'argent. Jean-Jacques Rousseau, le grand inspirateur, affirme que « tous les Anciens ont regardé le luxe comme un signe de corruption dans les mœurs et de faiblesse dans le gouvernement. Il était naturel, ajoute-t-il, que le commerce se sentit du métier qu'on avait pour le luxe. Les Romains le dédaignaient, les Grecs le laissaient faire par des étrangers ». Le négociant, le banquier, le manufacturier sont accusés de renoncer à la probité et de se dépouiller même de toute humanité.

Etrange révolution qui s'accomplit contre le pouvoir de l'argent et va se jeter dans ses bras, l'argent passant simplement d'une main à l'autre. Une classe se substitue à une autre. Bientôt, nous parlerons de lutte des classes. Suivent la restauration, la monarchie de juillet, le roi bourgeois. Enrichissez-vous par le travail et par l'épargne, cher Guizot. C'est l'heure de César Biroteau, marchand parfumeur, de notre grand Balzac, le commerçant modèle, intègre, travailleur opiniâtre et prudent, époux d'une femme tout aussi sage, gagnant bien sa vie, jusqu'à ce qu'il découvre la spéculation, sur ses biens et sur sa boutique. Ce miroir aux alouettes le conduit à la faillite morale et financière, tout près de la mort, avant sa réhabilitation à travers l'épreuve du malheur, le malheur rédempteur qui efface la souillure.

En plein second empire, l'expansion industrielle produit le chemin de fer, le téléphone et la machine à vapeur. Elle produit également Karl Marx, le capital, l'argent qui joue les intermédiaires, cette soif de vampire du capital qui se greffe sur le sang vivant du travail. Jean Jaurès, en 1904, nous annonce la lutte inévitable entre l'oligarchie capitaliste et le prolétariat socialiste. A la veille de la Grande Guerre, chez Péguy et bien d'autres, l'argent agit comme le grand corrupteur du travail et de la vie.

Jean Giono tourne en 1960 un film intitulé *Crésus*, dont le personnage principal, Jules, est interprété par Fernandel. Berger des collines, Jules découvre dans ses pâturages un vestige des parachutages de la guerre, un conteneur rempli de billets de banque. Jules prend peur. Il s'adresse au curé, qui voit dans cette découverte une décision du « patron qui est là-haut » et qui lui conseille de faire preuve de générosité. Jules se met alors à distribuer autour de lui des billets par poignées. Un jour, des policiers l'interrogent sur ce qu'il a fait de tout cet argent. Jules leur répond : « J'achetais la misère ». Quelle belle parabole de l'argent ! Il est à la fois misère et générosité, jeu et spéculation, partage et travail. Si le « patron qui est là-haut » veut soigner la misère et rassasier les affamés, il faut bien de la richesse à distribuer.

Le pauvre Job de la Bible n'était pas pauvre, puisqu'il est présenté comme le plus fortuné de tous les fils d'Orient, un homme intègre et droit qui craignait Dieu et se gardait du mal. Bientôt, Satan soumet Job à toutes sortes d'épreuves, mais celui-ci se garde bien de s'en prendre à Yahvé et, à

l'épilogue, Yahvé décide de le réhabiliter et même de doubler sa fortune. Ainsi, la fortune, quand elle surmonte le mal, est une récompense méritée et légitime. Et même plus, si l'on s'en rapporte au nouveau testament et à l'étonnante parabole des talents. Un seigneur appelle ses trois serviteurs avant de partir en voyage et distribue au premier cinq talents, au deuxième deux, au troisième un seul. A son retour, il rappelle les serviteurs. Le premier et le second ont su faire travailler leur argent et doubler le nombre de leurs talents. Le troisième a eu peur et a enfoui son unique talent. Que dit le seigneur ? Qu'il faut lui ôter ce qu'il a car, « on donnera à celui qui a déjà. Devenu serviteur inutile, il n'est bon qu'à être jeté dans les ténèbres du dehors ». C'est l'apologue même du système capitaliste, de la révolution industrielle conquérante, la richesse va à la création de richesses, le travail va au travail. Comment construire, créer, inventer, défendre et soigner, sans argent ? L'argent, nerf de la guerre, mais également nerf de la paix. « L'argent doit être le serviteur », dit un grand industriel, jamais le maître.

Que reste-t-il de la prudence financière et du profit partagé, quand l'argent se volatilise comme un gaz sur les écrans du monde entier ? Un jour, le Petit Prince se rendit sur la quatrième planète. Il alla à la rencontre du businessman pour comprendre ce qu'il faisait de sa richesse. Le businessman achetait des étoiles. L'argent est une histoire sans fin.

**Louis GOMBAUD**  
**Professeur de philosophie**

Je suis ici dans le rôle du philosophe. Le philosophe est, non pas celui qui apporte des réponses à vos questions, mais celui qui suscite dans votre esprit des questions que vous auriez oublié de vous poser et qui pourraient utilement interroger les réponses que vous avez déjà.

L'argent est l'équivalent général de toute valeur. Il facilite les échanges par la réduction de tout produit à un référent commun : le prix. Il accélère la disparition de l'individualité qualitative des objets, au profit de la mesure quantitative de la valeur d'échange. Pour le commerce, il est un progrès dans la facilité de communication et la rapidité de circulation. L'argent prend la forme de monnaie et circule en sens inverse des marchandises. Dès qu'il ne consiste plus en matériau précieux, son usage suppose la confiance. Les personnes entrent en relation à travers ce moyen conventionnel de mesure au risque d'être elles-mêmes évaluées à l'aune de ce qu'elles échangent. « Dès que les choses sont appréciées sous l'angle de leur valeur monétaire, la qualité de leur valeur s'engloutit dans sa quantité », écrit Georg Simmel dans *Philosophie de l'argent*. Et il ajoute quelques pages plus loin : « A l'intérieur des activités financières, toutes les personnes sont d'égale valeur, non pas parce que chacune a de leur valeur, mais parce qu'aucune n'en a, l'argent étant le seul à en avoir. »

L'argent achète n'importe quoi à n'importe qui, ce qui est l'un des sens possibles de l'idée qu'il n'a pas d'odeur. Quand il s'en accumule une certaine quantité dans les mêmes mains, il devient un capital et peut servir à l'investissement. Lorsque l'entreprise, dont la création a été permise par cet apport financier commence à produire ses fruits, l'investisseur dit que son argent travaille, ce qui signifie qu'il a permis la création d'activités et d'emplois et la réalisation de profits. Le problème est maintenant de savoir comment répartir ce projet entre les deux acteurs nécessaires de la production de richesses : le capital et le travail.

Depuis la révolution industrielle, les travailleurs ne fabriquent plus des objets, ils vendent directement leur travail à l'entreprise qui le mesure et le paye en temps. C'est avec beaucoup de

discernement que Benjamin Franklin annonce, à l'aube de la révolution industrielle, « *Time is money* ». En revanche, pour ce qui présente une originalité qui le rend unique, on dit « cela n'a pas de prix ». A l'inverse, pour les objets plus banals, on dit qu'ils sont « monnaie courante ».

Ces réflexions nous conduisent à une question centrale. Tout peut-il trouver un équivalent monétaire ? Que devient l'Homme dans cet univers de marchandises ? La distinction qu'opère le droit moderne entre les personnes et les choses n'est-elle pas en danger ? Dans les sociétés archaïques, le droit ne connaît que des dommages matériels, qui se remboursent avec intérêt. Les rapports de droit sont issus des rapports entre créanciers et débiteurs. L'amende est devenue peu à peu la sanction la plus fréquente. Notre notion de devoir provient de la dette matérielle. Lorsque l'auteur du dommage est insolvable, on se rembourse sur lui par des mutations prélevées, le sang et le corps deviennent monnaie d'échange substitutive. A Rome, lorsque le débiteur ne peut pas rembourser, son créancier peut le rendre esclave et profiter de son travail jusqu'à épuisement de la dette. Tout peut se rembourser, même le dommage en apparence irréparable, l'homicide volontaire.

Le Christianisme a mis des siècles à imposer l'idée de la valeur absolue de l'être humain, c'est-à-dire de sa dignité. Il est à l'origine du refus de la mesure de l'être humain par l'argent. Malheureusement, l'institution cléricale a inventé la monétarisation de la vie éternelle avec les indulgences plénières. Ces dérives morales, liées à l'« échangeabilité » monétaire, ne doivent cependant pas masquer que cette dernière constitue pour l'économie un progrès. L'argent a pour fonction d'assurer le plus facilement possible la circulation des marchandises et la communication entre les acteurs de la vie économique. Il existe deux façons de compromettre le nécessaire équilibre entre la quantité d'argent qui s'écoule dans la consommation et celle qui s'accumule dans l'épargne, la thésaurisation et le consumérisme, deux comportements qui illustrent l'idée que, si l'argent ne fait pas le bonheur, c'est parce que l'on ne sait pas s'en servir.

Ces deux excès symétriques posent le problème des rapports de l'être et de l'avoir. Au sens strict, la seule réalité qui soit vraiment à moi, c'est moi puisque tout le reste peut m'être brutalement repris par divers aléas de l'existence, tandis que mes talents ou compétences, si j'en ai, mon expérience et mes connaissances, si j'ai su en acquérir, restent en moi, quelles que soient les circonstances. Cependant, le problème du rôle des biens dans la définition de la personne, posé dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par Adam Smith, est plus subtil et complexe qu'il n'y paraît. Sans que l'avoir définisse l'être, il entretient avec lui des rapports significatifs. Dans une dialectique de l'intérieur et de l'extérieur, ce que j'ai en propre exprime ce que je suis ou du moins en est une indication. De plus, la propriété est une protection de la personne et de ses droits. Elle trace une démarcation entre ce qui est public et ce qui ne l'est pas et permet ainsi l'existence d'une vie privée. Ce qui est advenu de la liberté individuelle dans les pays collectivistes le démontre abondamment.

Mais si la richesse est plus enviable que son contraire, elle comporte cependant des dangers. Le lendemain de sa victoire sur Xerxès, Athènes, auréolée de son succès, proposa aux îles de la mer Egée et aux ports d'Ionie un traité de protectorat contre les risques d'invasion par la Perse, moyennant un tribut annuel pour entretenir son armée. Cet accord, nommé confédération de Délos, lui a, en très peu de temps, rapporté une fortune colossale qui, selon Thucydide, fut la cause indirecte de l'effondrement du civisme et de la valeur militaire des Athéniens. La cité athénienne, culturellement brillante, est devenue en quelques décennies paresseuse et corrompue. Son tissu social s'est effiloché, gangrené par l'individualisme. De plus, Athènes manifestait une volonté hégémonique à l'égard de l'ensemble de la Grèce, ce qui irrita Sparte et provoqua la guerre du

Péloponnèse, dont elle sortit politiquement et militairement affaiblie. Et il arriva ce que Socrate avait prévu : Athènes périt d'obésité.

Ce sont les Cyniques et leur maître à penser Diogène qui sont les plus emblématiques de cette époque. Ils affichent une pauvreté volontaire et rejettent tout d'une civilisation qu'ils considèrent à la fois comme corrompue et corruptrice. Alors que Diogène traversait l'Agora de Corinthe à midi une lanterne allumée à la main, il répondit, à ceux qui lui demandaient ce qu'il faisait : « Je cherche un homme ». En clair, vous n'en êtes plus, vous êtes des collaborateurs, des esclaves, vous vous complaisez dans la richesse que vous procurent les affaires que vous faites avec votre vainqueur, vous êtes les valets des Macédoniens. Mais pour l'argent de la collaboration et du marché noir, nous n'avons pas besoin de nous référer à la Grèce antique. Nous savons tous de quoi il retourne à la lumière d'événements historiques plus récents, qui nous concernent plus directement.

Un jour qu'Alexandre était de passage à Corinthe, il demanda à voir Diogène. Il se retrouva face à un vieillard en guenilles assis devant un tonneau. Indigné, Alexandre s'exclama : « Comment tes contemporains peuvent-ils te laisser dans cet état ? Je suis Alexandre, demande-moi ce que tu veux, tu l'auras aussitôt. » Le vieillard répondit : « Non merci, je n'ai besoin de rien ». Puis, il se ravisa : « Si, une chose, pousse-toi de mon soleil, tu me fais de l'ombre ». Alexandre comprit qu'il venait de rencontrer un autre pouvoir que le sien et que Diogène avait traité avec lui d'égal à égal. Quand on ne peut ni effrayer, ni acheter, ni séduire, on n'a pas de prise. La liberté est possible en haillons, parce qu'il existe deux empires : celui de la puissance et celui de la sagesse. Dans le premier, l'empereur est Alexandre et dans le second, l'empereur est Diogène. Alexandre a tout, mais Diogène a tout également, puisqu'il n'a besoin de rien.

Mais la seigneuriale pauvreté des Cyniques n'a la signification d'un manifeste politique que dans les circonstances historiques très particulières dans lesquelles elle s'affiche et que nous venons d'évoquer. Toutes les époques ont eu leurs cyniques. La fin de la monarchie absolue a eu Rousseau et sa célébration de l'Homme dans la nature. Nous, nous avons les écologistes radicaux qui opposent systématiquement la sauvegarde de l'environnement à tout progrès de civilisation au lieu d'essayer de les concilier. Ce n'est pas très convaincant. Les belles âmes reculent d'effroi devant les investisseurs et s'écrient comme Tartuffe : « Cachez cet argent que je ne saurais voir ». Elles nous rappellent la pudeur gênée à l'égard de l'argent des populations du sud de l'Europe, de culture catholique, qui contraste si nettement avec le respect et l'admiration pour la réussite dans les affaires que l'on professe dans les pays anglo-saxons dont les populations sont de culture protestante. Il vaut mieux reconnaître franchement que toute valeur a fini par prendre la forme monétaire et que l'argent est devenu nécessaire à la réalisation de toute entreprise, privée ou publique, qui ne veut pas rester à l'état de simple rêve. Le problème n'est pas l'argent lui-même, mais la façon dont on s'en sert et le rapport que l'on établit avec lui. La recherche d'un intérêt bien compris est légitime car, comme l'écrit Hegel, les lois et les principes ne vivent pas immédiatement d'eux-mêmes et si l'on veut qu'ils deviennent réalité, il faut que les hommes y soient intéressés, au double sens du concept d'intérêt, une adhésion intellectuelle et psychologique et un gain financier pour soi-même.

Mais l'intérêt bien compris n'est pas la cupidité. La financiarisation de l'économie est une catastrophe et les peuples, à travers la puissance publique qui les représente, se doivent de rappeler aux banques que l'économie n'est pas un jeu. Mais pour cela, encore faut-il que les responsables publics ne proviennent pas eux-mêmes du secteur financier car, comme l'écrit Joseph Stiglitz, quand les dirigeants publics chargés de concevoir les politiques applicables au secteur financier

viennent eux-mêmes du secteur financier, pourquoi attendre d'eux d'autres points de vue que ce que souhaite le secteur financier ?

La misère est une calamité, la richesse une bénédiction, mais il est conseillé à titre personnel de manifester à son égard le plus grand détachement possible. Combien faut-il d'argent pour vivre ? Juste assez pour ne plus avoir à y penser et pouvoir occuper son esprit aux choses vraiment intéressantes. L'argent n'a pas de qualité particulière, il ne connaît que la quantité, il peut servir à construire ou à détruire, il peut élever l'Homme ou le corrompre. Le résultat qu'il produit dépend de la qualité intellectuelle et morale des hommes qui ont le pouvoir d'en disposer, ce qui nous renvoie à un problème de gouvernance.

### **Patrick WATIER**

#### **Professeur de sociologie à l'Université de Strasbourg**

« L'argent est plus liquide que l'eau, plus éthéré que l'air », disait le poète Heine. Ce vers montre à quel point la question de la circulation de l'argent et de sa définition sera compliquée. Georg Simmel a écrit en 1900 un livre sur les rapports entre l'argent et la société. Il pense que cette évolution qui nous fait passer vers une économie monétaire peut comporter de nombreux éléments enrichissants : l'individualisation, la moindre dépendance personnelle vis-à-vis d'autres personnes, etc. Il montre que les systèmes d'interdépendance dans lesquels nous vivons actuellement nous permettent de nous libérer d'un ensemble de dépendances personnelles. Il considère que l'argent a, dans cette évolution, joué un rôle fondamental. L'argent joue également un rôle fondamental dans toutes les sphères de la culture moderne. Par son influence sur les institutions sociales, juridiques et économiques, il modifie aussi le rapport que nous pouvons avoir à nous-mêmes ainsi que le rapport aux autres. Comme l'argent est un principe suprême, il autorise et délivre en même temps une confiance en sa toute-puissance. Cet argent est à la fois un ciment très fort et très fragile parce qu'il repose sur un sentiment, puisque la confiance n'est rien d'autre que la foi dans la crédibilité de l'autre.

C'est seulement dans des sociétés qui ont une densité sociale, une densité morale forte que l'économie monétaire peut se réaliser dans la mesure où, pour organiser les échanges, nous pouvons nous fier à un bout de papier. L'une des grandes évolutions de l'argent, pour Simmel, est sa désubstantialisation. Il s'agit d'un mécanisme qui permet de réduire la complexité. Dans des sociétés d'incertitude, il faut que nous puissions nous fier aux autres et à un certain nombre de mécanismes institutionnels. Lorsque l'on peut avoir foi en les autres, on peut créer, innover et prendre des risques.

Quand il parle de l'argent, Simmel n'adopte pas une posture morale, il décrit une évolution. En cela, il est tout à fait étonnant car, dans notre tradition, d'Aristote au christianisme, l'argent a toujours été condamné. Lui préconise de ne pas oublier, lorsqu'on déplore l'aspect aliénant du trafic monétaire, que, par la nécessité d'investir de l'argent et d'obtenir en contrepartie des valeurs concrètes et définies, l'argent crée un lien extrêmement fort entre les membres d'une même sphère économique. Parce qu'il ne peut pas être consommé immédiatement, il renvoie aux autres individus, auprès desquels on peut obtenir en échange des biens de consommation. Dans ce cadre, l'argent est un grand ciment des sociétés modernes.

Pour Simmel, l'argent est un outil, il est l'outil le plus important, il augmente les capacités d'action de manière extraordinaire. L'individu se saisit d'un outil qui a été fabriqué par la collectivité, un

outil qui prolonge la portée de ses réalisations. Simmel situe l'argent dans ces institutions objectives et ces formes qui ont été créées par l'histoire de l'humanité. Vous retrouvez chez Balzac l'idée que l'argent est une puissance d'agir fondamentale. Simmel a insisté sur le fait que l'argent n'a pas seulement une dimension économique, mais est fondamentalement une question de relations sociales. Il considère qu'il a eu un rôle sociologique fondamental, assurer des relations interhumaines et augmenter leur degré d'intensité. Là encore, il est assez hétérodoxe.

L'argent permet de gagner en liberté individuelle et d'augmenter sa puissance d'agir au loin. Grâce à l'argent, nous pouvons nous désengager de manière personnelle dans tout un ensemble de transactions. Simmel considère que cette neutralité de l'argent représente un gain de liberté. Cette libération nous permet par ailleurs de développer notre individualité. L'« impersonnalisation » d'un côté est une condition absolue pour la personnalisation de l'autre. Pour Simmel, la signification de l'argent pour la liberté individuelle s'approfondit quand nous nous interrogeons sur la forme réelle des rapports de dépendance envers des personnes ou envers des fonctions. Si je peux me détacher d'une dépendance personnelle, je pourrai, toujours en suivant Simmel, ouvrir un espace de liberté maximale. De plus, la multiplication des dépendances est compensée par la possibilité d'en changer. Il en est en quelque sorte fini de l'étroitesse des rapports de dépendance personnelle. Telle est, pour Simmel, la grande libération que l'argent procure.

Une civilisation de l'argent, remarque Simmel au début du XX<sup>e</sup> siècle, repose sur des personnes qui échangent des bouts de papier et qui croient que ces derniers ont de la valeur. Pour Simmel, cet édifice sur lequel est construite l'économie monétaire est à la fois dense, mais a des bases fragiles parce qu'elles reposent sur un sentiment, la confiance dans les autres et dans la sphère économique. Cette confiance est d'autant plus fragile que, de plus en plus, nous avons affaire à des inconnus. Si cette confiance se délite, les conséquences sont très dangereuses pour l'ensemble du lien social.

Je terminerai par les aspects critiques de la pensée de Simmel. Peu à peu, l'argent et l'économie monétaire s'autonomisent, c'est-à-dire ne suivent que leurs propres normes et règles. Dans ce cas, Simmel est très critique, mais il ne tranche pas. Il s'agit d'un risque, mais non d'une fatalité.

## Table ronde

### **Jean-Claude GUIBAL**

Je vous invite à réagir chacun aux propos des deux autres.

### **François d'ORCIVAL**

Vous avez pu constater combien nos interventions se complétaient, même si nous ne nous sommes pas concertés au préalable. Nous avons abordé le même sujet sous des angles différents. Je l'ai traité sous l'angle de l'histoire des idées, Louis Gombaud sous celui de la morale et Patrick Watier a insisté sur l'outil pour terminer sur le sentiment de la confiance. La question que j'aimerais poser à l'un comme à l'autre est la suivante. Nous devenons de plus en plus des sociétés sans morale. Nos sociétés ne connaissent que la morale individuelle. Le seul lien possible est celui du droit. Si l'argent n'est pas le mal absolu que j'ai décrit, c'est parce que l'on a mis des règles de droit dans le contrat, dans les circulations, dans le rôle de l'argent. Si le système capitaliste n'est pas le règne du renard dans le poulailler, c'est parce qu'il doit obéir à des règles de droit.

**Louis GOMBAUD**

Je suis entièrement d'accord avec François d'Orcival. L'économie a ses propres règles et objectifs. Une entreprise produit, vend, innove, cherche à se développer, elle a un objectif industriel et commercial. La morale n'est pas son problème. Par conséquent, qu'est-ce qui peut la rendre citoyenne ? Uniquement le cadre de lois dans lequel elle agit. Or ce cadre vient de l'Etat. On rencontre là une grande question qu'est le rapport entre économie et politique. Il est devenu courant depuis quelques années de considérer que le politique ne peut plus rien contre la puissance de l'économie. Je n'ai jamais été d'accord avec cette idée. Si le politique n'est pas assez puissant, il faut le renforcer, et ce pour des raisons morales. Il doit exister une instance de réglementation et de sanction qui puisse fixer un cadre et le faire respecter, et ce à l'échelle nationale et internationale. Sinon, l'on admet qu'une multinationale soit plus puissante qu'un Etat et puisse réduire les citoyens de celui-ci en quasi esclavage de fait. Ce n'est pas admissible.

**Patrick WATIER**

Le droit est-il lui-même suffisant ? Je pense à cette idée de Durkheim qui disait que, dans le contrat, il existe quelque chose qui n'est pas « contractualisable ». Dans le droit, ce quelque chose est la confiance. La question est de retrouver cette foi « supra-personnelle » entre nous pour aussi pouvoir créer des normes et des règles de droit qui puissent être acceptées. Sur le fond, je suis d'accord. En revanche, j'ai un peu plus de difficultés sur le volontarisme. Comment réussir à agir sur des systèmes qui s'autoproduisent de l'extérieur pour les amener à changer leurs comportements ? Je n'ai pas de recette. Dans les sociétés complexes dans lesquelles nous vivons, nous avons beaucoup à faire pour mieux comprendre comment il est possible d'imposer des normes à un sous-système qui a ses propres règles de fonctionnement.

**François d'ORCIVAL**

Patrick Watier a tout à fait raison. Nous avons bien vu, dans son exposé, l'influence de la pensée protestante anglo-saxonne. Son attitude à l'égard de l'argent est foncièrement positive. La philosophie que Louis Gombaud vient d'exposer est profondément française. La méfiance à l'égard de l'argent a été de tous les régimes, à quelques exceptions près sous la III<sup>e</sup> République. Je vous ai dit que la monarchie était morte de son endettement excessif, mais aujourd'hui, une nation est incapable de contrôler la circulation monétaire qui s'opère dans le cadre de la mondialisation. Nous avons installé sur le territoire européen un marché unique des capitaux, des biens et des services. Même à l'intérieur de l'Europe, nous ne sommes pas en mesure de contrôler ces capitaux en circulation. Nous avons perdu volontairement notre souveraineté monétaire. Aujourd'hui, les Français ne peuvent plus dévaluer leur monnaie pour compenser les écarts de compétitivité qui existent avec les autres pays. L'institution européenne se révèle incapable de maîtriser cette circulation monétaire. Les puissances de la planète se réunissent donc pour tenter de la contrôler, mais les capitaux circulent bien plus vite que toute décision humaine. Comment faire, à l'heure de la mondialisation, pour maîtriser ces flux financiers à travers le monde que nous ne contrôlons plus ?

**Jean-Claude GUIBAL**

Max Weber, dans son ouvrage *Le capitalisme et l'esprit du protestantisme*, évoquait le rôle de la religion et citait St Thomas qui interdisait le prêt à intérêt, parce que le temps appartient à Dieu. Cet interdit a marqué fortement les sociétés chrétiennes. A la Réforme, Luther et Calvin prennent le

contrepied et affirment que la richesse matérielle récompense ceux qui sont élus de Dieu. Cette histoire religieuse explique pour quelle raison, dans nos cultures européennes, nous sommes toujours gênés par l'argent tandis que, dans les pays protestants, en particulier en Amérique du Nord, la richesse est une fierté et une marque de moralité reconnue par Dieu.

J'en viens à ce que vous disiez, Louis Gombaud, sur le retour du politique. Nous sommes à une époque où nous avons l'impression de ne plus maîtriser grand-chose. Depuis 2007-2008, nous avons vu comment la crise des *subprimes* s'est prolongée en crise des dettes souveraines et en crise de l'Euro. Le système financier et bancaire est arrivé quasiment au bord de l'explosion. Il n'a pas explosé, comme ce fut le cas dans les années 1930, parce qu'à un moment donné, les instances politiques du G20 sont intervenues. Je suis d'accord avec vous, l'argent a besoin du politique pour lui imposer des garde-fous, quoiqu'en dise Adam Smith et sa main invisible du marché.

Je prends un autre exemple, celui de Monsanto. Si la propriété privée aujourd'hui peut s'appliquer aux semences, demain peut-être ne sera-t-il pas possible de faire face aux besoins alimentaires de neuf milliards d'humains sans passer par les fourches caudines d'une multinationale. Là aussi, il faudra l'intervention du politique. Il la faudrait d'ailleurs, me semble-t-il, déjà, parce que le problème se pose dès à présent pour fixer des règles du jeu qui évitent des catastrophes.

La parole est à la salle pour des questions.

## **Echanges avec la salle**

### **De la salle**

La chrétienté a toujours été en difficulté par rapport à l'argent et la parole luthérienne plus intégrative. Plusieurs siècles plus tard, si nous sommes dans une difficulté par rapport à la morale, c'est bien qu'il nous manque une éthique contemporaine dans un système de valeurs. Ce système de valeurs doit comporter des idéaux et l'argent peut représenter une partie de ces idéaux, dans la mesure où il intègre le service rendu à la nation. Il me semble que le comportement de quelques spéculateurs a pollué la valeur de l'argent. Comment reconstruire un système de valeurs intégré à notre vie contemporaine ?

### **Patrick WATIER**

Cette question est compliquée. Il me semble que, si l'on prend l'argent comme un outil, cela peut être suffisant comme construction. Il n'est pas nécessaire de légiférer au-delà. D'abord, il convient de reconnaître que l'argent n'est pas mauvais en soi.

D'autre part, il est frappant de constater que, dans les enquêtes d'opinion, les pays catholiques sont ceux où la défiance est la plus grande, alors que les pays protestants sont ceux où s'exprime la plus grande confiance. Je ne veux pas faire une apologie de l'argent. En présentant la pensée de Simmel, j'ai voulu montrer comment il est possible d'avoir une relation qui soit moins passionnée avec cet outil. En effet, il n'existe pas de raison de condamner a priori la richesse.

Je n'ai pas de réponse à votre question, si ce n'est, dans l'ensemble de la société, réussir de nouveau à recréer un climat de confiance de base. La confiance suppose que les autres se comportent tous moralement. Il faut sanctionner les incivilités et ce à tous les niveaux.

**Louis GOMBAUD**

Tout le monde s'accorde pour dire que l'argent est un outil. Tout dépend de la façon dont on s'en sert. Que ce soit pour l'Etat, pour les collectivités locales, pour les entreprises, pour les associations, etc. il faut réduire le plus possible les dépenses de fonctionnement au profit des dépenses d'investissement. Si vous avez l'intention d'effectuer un don à une association caritative, renseignez-vous sur ses dépenses de fonctionnement. Si ces dernières représentent 50 % de son budget, choisissez-en une autre.

Par ailleurs, Richelieu a recommandé à Louis XIII de gouverner en s'appuyant sur les classes moyennes, à une époque où elles étaient en train de commencer à se développer. Louis XIII et ses successeurs n'ont pas suivi ce conseil et la réponse est venue plus tard, dans la bouche d'un certain Barnave, représentant du tiers-état du Dauphiné, qui a prononcé en juillet 1788 ces mots célèbres : « Nous sommes la nation, nous voulons être l'Etat ». L'argent est utile, s'il est utilisé d'une certaine façon. Il est une puissance contre laquelle il est impossible d'aller si l'on n'a pas compris le fonctionnement. Visiblement, la noblesse et la monarchie de la fin des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles n'avaient rien compris au fonctionnement.

François d'Orcival a deviné que j'étais de confession catholique et que j'avais voté non au traité de Maastricht, mais je reconnais que cette prise de position ne sert à rien. La mondialisation est un fait et il faut faire avec. Nous avons fait l'Europe parce que la France prise isolément ne pouvait plus contrôler les mouvements de capitaux. Aujourd'hui, je suis inquiet quand j'entends que l'Union Européenne non plus ne peut plus les contrôler. Certains, comme Jacques Attali, veulent un Etat mondial, mais si une instance mondiale est créée, sera-t-elle capable de contrôler ces mouvements de capitaux ? Je n'en suis pas sûr. Je vous livre mon inquiétude. Je n'ai pas de solution à proposer, sinon, je me présenterai aux élections.

**François d'ORCIVAL**

Vous avez évoqué l'argent comme une valeur. Nous sommes trois à considérer que l'argent n'est pas une valeur en soi, mais une mesure de la valeur et un outil. Vous avez ensuite repris la distinction entre culture catholique et culture protestante, mais ce qui s'est passé aux Etats-Unis est une véritable bavure protestante. La crise des *subprimes*, qui a débordé sur l'ensemble du monde, est profondément contraire à ce que nous a décrit Monsieur Watier. Elle est contraire parce que, précisément, on a distingué l'argent du travail et de l'effort. Même en système capitaliste de type protestant, quand la loi n'est plus respectée dans son essence, on assiste à ce genre de dérive, qui risque de faire exploser la planète. Louis Gombaud a eu raison de citer Richelieu et Louis XIII, mais Louis XIV a retenu la leçon. Louis XIV est le roi qui incarne l'Etat. Quand Fouquet, qui incarne la puissance financière, se dresse contre lui, Louis XIV lui tend un piège, qui conduira à la perte de Fouquet. Louis XIV avait bien compris qu'il ne pouvait exister qu'une seule autorité. Nous en sommes les héritiers. La réponse à votre question est de rendre son autorité morale à la parole politique. La parole politique doit être conforme avec ce que l'élu dit. Quand ce n'est pas le cas, la confiance ne peut exister.

**De la salle**

Monsieur Gombaud, on a stigmatisé les dérives de la finance, mais ne croyez-vous pas que notre civilisation subit dans d'autres domaines ce qu'Heidegger a nommé les dérives du monde de la technique ? Ne faut-il pas inventer une spiritualité laïque qui fasse que ce que la religion empêchait

de faire auparavant, ce que le rationnel a essayé d'empêcher également, arrive à se mettre en place dans notre civilisation ?

### **Louis GOMBAUD**

Heidegger, dans ce texte sur la technique qui est superbe, reconnaît que nous nous sommes dotés de moyens alors que nous n'avons pas le niveau philosophique et de sagesse pour les utiliser. L'humanité est en train de devenir la victime des outils qu'elle a créés. Allez demander à un professeur de collège d'intéresser à la littérature ou à l'histoire ancienne un enfant qui, durant le week-end, a passé dix heures à jouer aux jeux vidéo. Ce n'est pas possible ! Oui, une adaptation est à opérer. Les Anciens avaient une morale, mais n'avaient pas de sciences et de techniques. Nous avons des sciences et des techniques, mais nous n'avons plus de morale. Comment fonder cette morale ? Il est nécessaire de définir une attitude à l'égard du monde technique, une attitude qui ne soit pas faite d'interdits, mais qui soit faite de maîtrise. Le bon usage de la technique dépend à mon avis du niveau de culture et par conséquent de l'éducation, et ce dès le plus jeune âge.

### **De la salle**

Même au niveau mondial, nous ne sommes pas à l'abri de cyber-attaques contre les ordinateurs des marchés financiers. Quand un *broker* clique trop rapidement sur une touche, dans les 8 secondes qui suivent, la bourse perd 2 %. J'ai peur qu'un jour, plusieurs instances financières ne se liguent entre elles et fassent tout écrouler.

### **François d'ORCIVAL**

La peur, d'une certaine façon, est bonne conseillère. Toute expérience qui conduit à un progrès est bâtie sur des échecs. L'atout du système capitaliste sur le système socialiste est qu'il passe son temps à commettre des erreurs et à les corriger. Notre univers technique est fait à tout instant d'erreurs commises par des techniciens, des ingénieurs ou des amateurs. Si vous comparez le krach de 1929 avec la crise qui s'est produite en 2008, vous constaterez que ce qui avait fait exploser la planète en 1929 ne s'est pas reproduit avec le même degré d'intensité en 2008, parce que des instruments ont pu se mettre en œuvre pour empêcher la déflagration générale. Vous n'êtes pas seul à identifier les risques que comportent les techniques actuelles. Vous avez des ingénieurs dont le métier est d'imaginer à tout moment les parades à ce type d'accident. Voilà qui est rassurant dans notre monde alors que, dans un monde pyramidal, où vous n'avez qu'une réponse à l'ensemble des questions, si le sommet se trompe complètement, des catastrophes surviennent, comme celle de Tchernobyl.

### **Jean-Claude GUIBAL**

Je ne crois guère à un pouvoir mondial ni même hyper-régional pour maîtriser les flux financiers, parce que ces pouvoirs, au fur et à mesure qu'ils s'éloignent de la base, sont de plus en plus bureaucratiques et donc lents dans leurs prises de décisions. Je crois plutôt que l'économie obéit à un phénomène de respiration. Il me semble que, sur le plan économique et financier, nous sommes au début de la fin d'une phase d'expansion que l'on appelle la globalisation. Nous commençons à voir émerger des initiatives qui ont pour objet de protéger l'espace économique. Nous n'assistons pas au retour du protectionnisme, mais à des tentatives de reconstitution d'espaces maîtrisables. Je suis mille fois d'accord avec François d'Orcival pour dire qu'un système qui se remet en cause en

permanence et qui apporte des solutions à ses erreurs est préférable à un système tellement bien pensé que, s'il se trompe, il entraîne avec lui le monde entier.

### **De la salle**

Nous ne savons pas si, aujourd'hui, c'est la crise économique qui provoque la crise de conscience humaine ou si c'est l'inverse. Dans notre société, la valeur humaine est moins prise en compte, au profit de la valeur de l'argent.

### **Jean-Claude GUIBAL**

Voulez-vous dire que la valeur de l'argent ne mesure pas les valeurs humaines ?

### **De la salle**

Non. Avant, il fallait surtout penser à son prochain. Aujourd'hui, seul l'argent compte. Les êtres humains, quels qu'ils soient, vendent leur âme parce que, dans notre société, seuls comptent le paraître et l'argent.

### **Jean-Claude GUIBAL**

Dans la relation à l'argent, notre époque est-elle pire que les précédentes ? Shakespeare n'en disait-il pas autant de mal que nous pourrions en dire aujourd'hui ?

### **Louis GOMBAUD**

A toutes les époques, il y a eu des avares et des malhonnêtes, à proportion de la population. Quant au rapport entre crise économique et crise morale, je fais remarquer que la crise économique et financière dans laquelle nous sommes est relativement récente et que l'effet sur la moralité individuelle et collective de la société de consommation remonte à des décennies. Le fait que le paraître ait de l'importance ne date pas de la dernière crise économique. Cette capacité à dissoudre l'être dans le paraître est un travers de la nature humaine, qui travaille l'humanité depuis longtemps.

### **Patrick WATIER**

En effet, il existe un risque certain dans la mesure où l'argent peut tout niveler et ramener les biens sans prix à un prix. S'agissant du parallèle entre la crise morale et la crise économique, là encore, je suis toujours très embêté parce que je pourrais répondre oui et non en même temps. Je crois que ces deux phénomènes sont concomitants. Lequel est la cause de l'autre ? Je l'ignore. Malheureusement, ils se renforcent.

Je suis tout à fait d'accord concernant la place et le rôle du politique, mais je crois que chaque citoyen peut effectuer un certain nombre de choix et que l'agrégation des choix de chacun pèse sur le résultat final. N'oublions pas notre propre responsabilité.

### **De la salle**

Suite à la crise des *subprimes*, les interventions du G20 ont conduit à des injections massives de capitaux, avec des conséquences aléatoires, surtout pour le long terme. Combinée avec l'opacité des

transactions financières qui représentent des sommes importantes dans les paradis fiscaux, cette situation risque de conduire à l'explosion du système financier. Qu'en pensez-vous ?

### **Jean-Claude GUIBAL**

Je ne crois pas que la crise des *subprimes* soit terminée. Il s'agit d'une crise larvée. C'est parce que des moyens de maîtrise ont été mis en place plus tôt et de manière plus coordonnée que dans les années 1930 qu'elle n'a pas explosé. De surcroît, nous sommes dans un univers économique beaucoup plus mondialisé. L'injection de liquidités auprès des banques pour éviter que le système bancaire et, avec lui, l'épargne de tous les acteurs économiques ne se dissipe a permis d'éviter une catastrophe, mais en prépare peut-être une autre. Je ne vois pas très bien comment il sera possible d'assainir cette multitude de moyens financiers qui ont été injectés. Dès lors qu'un certain nombre d'acteurs, y compris des Etats, étaient surendettés, il était, pour moi, historiquement avéré que la seule sinon la meilleure solution pour réduire cet endettement était l'inflation. Or aujourd'hui, nous ne sentons aucune tension inflationniste, au contraire. Peut-être est-ce dû à la mondialisation, au fait que l'espace financier dispose d'une plus grande capacité d'absorption de ces liquidités, mais je vous avoue me poser les mêmes questions que vous.

### **François d'ORCIVAL**

Les fautes qui ont été commises du point de vue de la finance, de la morale et du fonctionnement du système capitaliste ont été punies. Les organismes bancaires concernés ont disparu, non seulement Lehman Brothers aux Etats-Unis, mais également des banques anglaises et des banques allemandes. Le système des *subprimes* était en fait un système Madoff mondialisé. Ceux qui avaient spéculé ont été ruinés, alors que ceux qui avaient été prudents, et notamment le système bancaire français, se sont tenus à l'écart de la punition. La crise des *subprimes* a conduit à la crise du surendettement des Etats. Il est apparu pour la première fois qu'un Etat pouvait faire faillite, la Grèce, avec le risque d'entraîner en cascade l'Italie, l'Espagne, l'Irlande et le Portugal. Ce scénario catastrophe ne s'est pas produit. La Grèce a connu de graves difficultés, mais à la fin de cette année 2013, le déficit primaire de ce pays (hors remboursement de la dette) sera équilibré. Cela signifie qu'en 2014, la Grèce cessera de dégringoler sur l'échelle de Richter des taux d'intérêt à dix ans.

Aujourd'hui, la situation de la France dans ce domaine est plutôt bonne, parce que les taux d'intérêt longs que nous payons pour rembourser les intérêts de notre dette sont moins élevés que la plupart des pays du monde, y compris les Etats-Unis et le Canada. Nous avons une dette publique qui représente 95 % de notre PIB. Cet endettement public est insupportable, parce que nous avons par ailleurs une situation économique dégradée, mais au Japon, la dette publique représente le double du PIB, sauf que ce pays bénéficie d'une société de confiance. J'en reviens là à la question fondamentale qui a été soulevée tout à l'heure par Patrick Watier. Vous pouvez tout faire dans une société de confiance. En revanche, vous êtes en grande difficulté dans une société qui n'a pas confiance, ce qui est le cas de la nôtre.

### **Jean-Claude GUIBAL**

La France est probablement la société où la défiance est la plus grande. Nous savons bien que les Français sont plus pessimistes quant à l'avenir que ne le sont les Afghans. Je voudrais juste rajouter un mot. Je ne crois pas du tout que la mutualisation du remboursement de la dette par la Banque Centrale Européenne (BCE) puisse durer. Je constate qu'elle a permis d'enrayer l'endettement de la Grèce et aux autres pays du « Club Med » (Italie et Espagne) comme le dit Angela Merkel, de

rétablir leur situation, mais je vois mal comment l'Allemagne pourrait continuer longtemps à accepter d'être le principal financier des efforts de mutualisation consentis par la BCE pour aider ces pays.

### **François d'ORCIVAL**

Vous avez raison, et ceci a été sanctionné par les élections allemandes que la chancelière a remportées brillamment. Il est vrai que, dans l'ensemble européen, l'économie et le PIB de la Grèce sont négligeables. C'est pour cette raison que nous avons pu la sauver, mais il était probablement nécessaire de la sauver pour éviter d'autres explosions. Dans le même temps, Mario Monti, en moins d'un an, a accompli des réformes de structure et a réduit drastiquement les dépenses publiques en Italie. De la même façon, l'Espagne est en train de se redresser, comme la Grande-Bretagne et l'Irlande. Aujourd'hui, le problème que nous posions il y a un an ne se pose plus dans les mêmes termes. Les Allemands ont obtenu que chaque opinion publique comprenne qu'il fallait qu'elle-même consente des efforts pour se redresser.

### **De la salle**

Les alternatives que sont l'économie sociale et solidaire et les systèmes d'échanges pourraient-elles permettre de repenser l'argent, de lui donner une autre place ?

### **Patrick WATIER**

J'ai l'impression que, fondamentalement, cela ne changera pas l'ensemble des relations et je pense que l'argent restera pendant encore un temps assez long un moyen d'échanges généralisé. Que des petites communautés, à certains moments, puissent s'organiser sur le modèle que vous évoquez, pourquoi pas ? Certaines utopies réussissent, mais pour l'instant, j'ai du mal à imaginer un développement qui dépasserait des relations entre personnes choisies, alors que l'argent permet d'agir avec des inconnus. Je pense que la fiabilité concernant ces autres systèmes devra également faire sa preuve. A ceux qui veulent montrer qu'il existe un meilleur système de le prouver.

### **François d'ORCIVAL**

Je pense que ces sociétés et ces systèmes fleuriront d'autant mieux que le système capitaliste sera lui-même florissant, parce qu'elles ont besoin de cet environnement.

### **Louis GOMBAUD**

Votre question fleure bon le phalanstère de Fourier et les socialismes utopiques du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ces économies sont intéressantes, mais elles ne sont pas à l'échelle. Elles viennent très bien compléter le capitalisme international, mais elles ne peuvent pas le remplacer. Elles ne peuvent donc pas résoudre le problème de la mondialisation de l'économie.

### **Jean-Claude GUIBAL**

Ne confondons pas le capitalisme et les systèmes financiers. L'argent et la monnaie ne sont pas réservés au seul système économique capitaliste. Tous les systèmes économiques ont leurs propres moyens d'échanges et de conservation de valeur. La caractéristique de l'argent tel que nous le

connaissions aujourd'hui réside dans son haut degré d'élaboration, par rapport à tous les autres systèmes d'échanges et de conservation de monnaie que nous avons connus jusqu'à présent.

**Louis GOMBAUD**

Nous pouvons reprocher à la financiarisation de l'économie d'avoir trop écarté la finance de l'industrie et de ne pas avoir suffisamment servi un capitalisme industriel et d'investissement dans la création d'entreprises.

**Jean-Claude GUIBAL**

Nous dénonçons tous la spéculation, l'économie hors sol, l'économie casino, celle qui n'a aucun rapport avec le travail, la production, les services. C'est cette spéculation qui a complètement dérégulé le système, mais un système bien maîtrisé et qui respecte ses règles devrait normalement aboutir à des situations moins critiquables que celle que nous dénonçons avec la spéculation.

**De la salle**

Je pense également que la confiance est l'élément principal dans l'économie, mais croyez-vous que cette salle soit entièrement acquise à la confiance ? Si j'en crois les mains qui se lèvent, non.

**Jean-Claude GUIBAL**

La confiance en qui ? La confiance en quoi ? Il faut affecter la confiance à quelque chose.

**De la salle**

Puisqu'il faut des preuves, je suis ici pour vous en donner une.

**Patrick WATIER**

Vous avez tout à fait raison, l'amour n'existe pas, seules existent des preuves d'amour.